

N° 7 - 4-10 Mars 1921.

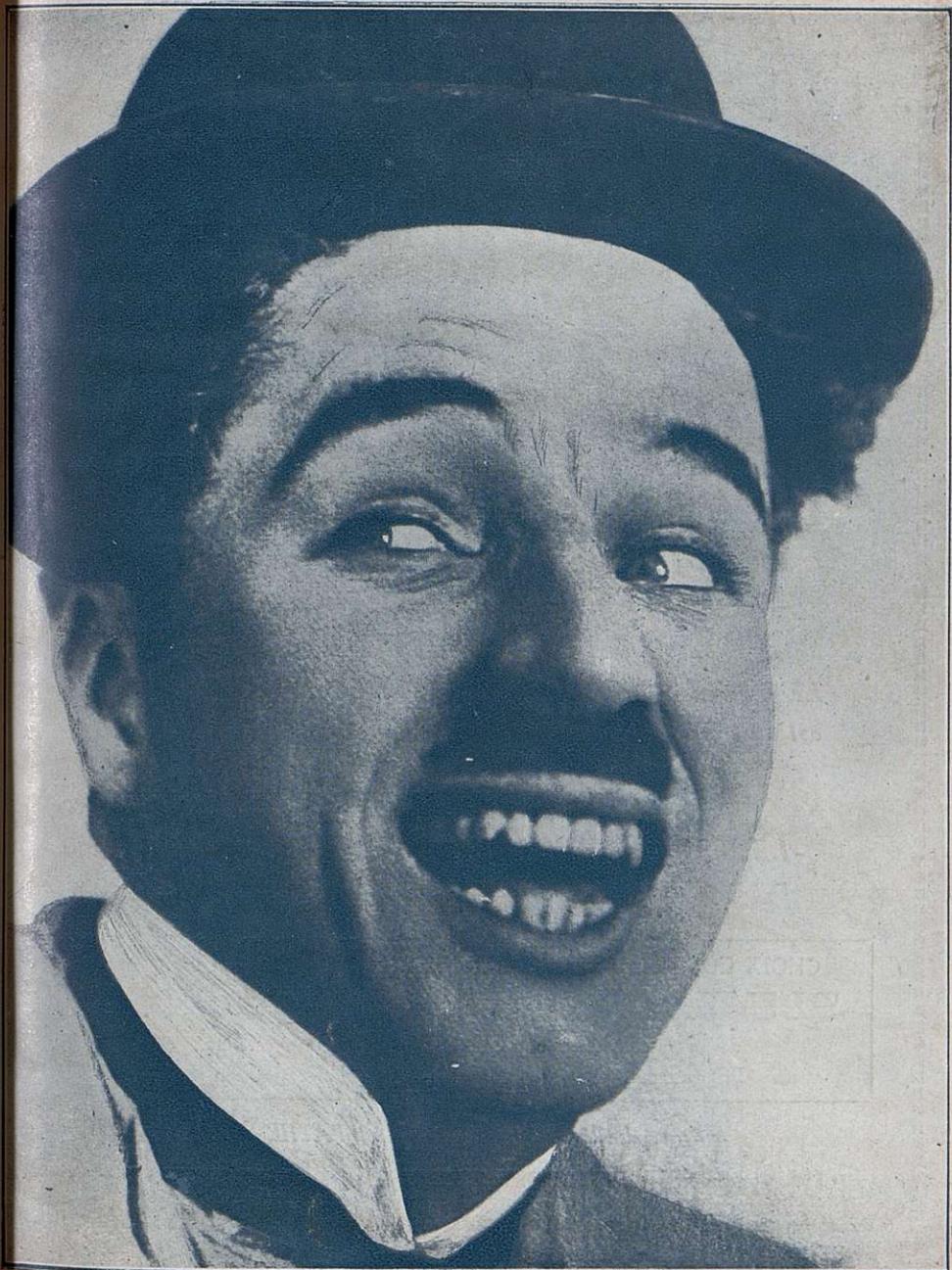
LE GRAND JEU

Ce Numéro contient les  
8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> Episodes

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



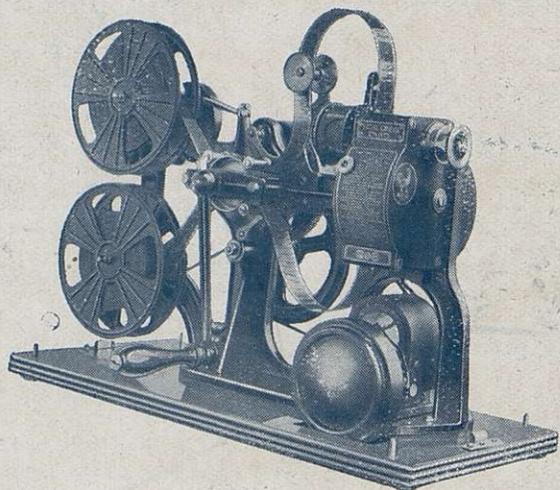
CHARLIE CHAPLIN. le populaire CHARLOT

*Cliché Pathe*

LA PLUS BELLE DISTRACTION  
**LE CINÉMA CHEZ SOI**

SANS DANGER :: SANS INSTALLATION  
 :: :: SANS APPRENTISSAGE :: ::  
 AVEC LE CINÉMATOGAPHE DE SALON  
**PATHÉ-KOK**

... .. Établissements CONTINSOUZA, Constructeurs ... ..



LE CINÉMATOGAPHE DE SALON "PATHÉ-KOK"  
 est une véritable merveille de Précision et de Simplicité

.. .. Facilement transportable à la main .. ..  
 .. .. Produisant lui-même son électricité .. ..

LE SEUL APPAREIL NE PASSANT QUE  
 DES FILMS ABSOLUMENT ININFLAMMABLES

CHOIX CONSTAMMENT RENOUELÉ DE  
**PLUSIEURS MILLIERS de SUJETS**

dramas, comédies, comiques, actualités, voyages, etc., etc.  
 Programmes spécialement composés pour les séances en famille

Demandez le Catalogue R. illustré à "PATHÉ-KOK"

67, rue du Faubourg St-Martin, PARIS - (Salles de Démonstration et de Projection)

# Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Éditeurs 3, Rue Rossini, PARIS (9 <sup>e</sup> ) - Tél. : Gutenberg 32-32 (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	ABONNEMENTS	
France	Un an . . . . . 40 fr. Six mois . . . . . 22 fr.		Étranger	Un an . . . . . 50 fr. Six mois . . . . . 28 fr.



CHARLIE CHAPLIN

Tel qu'il est à la ville

Cliché Pathé

# LE FAUVE

DE LA

# = SIERRA =

Grand Roman-Cinéma en 10 Épisodes

adapté par GUY DE TÉRAMOND

PATHÉ, Éditeur

## LE FAUVE DE LA SIERRA

sera publié en fascicules

hebdomadaires à 50 cent. par

Cinémagazine

Il sera envoyé gratuitement à nos abonnés

Lire le 1<sup>er</sup> Episode dans le numéro du 11 Mars

## "FORFAITURE" au Théâtre

Par ANTOINE

La représentation de *Forfaiture* à l'Opéra-Comique appelle quelques réflexions. On sait que MM. Paul Milliet et André de Lorde ont tiré du célèbre film qui fut, en France, pour tant d'incrédules, le chemin de Damas du ciné, une comédie musicale dont le regretté Erlanger a écrit la musique.

Ce projet m'avait d'abord causé quelque surprise ; pourtant, je m'étais dit que de Lorde s'occupant aussi de l'écran, où il fit maintes fois, brillamment ses preuves comme au théâtre, avait sans doute démêlé les périls d'une pareille tentative et qu'il était assuré de les vaincre. Certainement, le Maître de la Terreur et de l'Épouvante dût s'arracher les cheveux pour n'avoir pas songé à cette femme marquée au poinçon rouge d'un asiatique grimaçant ; ce frisson manquait à son répertoire.

Ce qui était surtout curieux, en l'espèce, c'est que, pour la première fois chez nous, on allait tirer une pièce d'un film, alors que, par une méthode opposée, les trois quarts de nos comédies ont déjà fourni à leurs auteurs les plus illustres, une seconde et fructueuse mouture. C'était là une belle occasion de vérifier combien le Théâtre et le Cinéma, tout en restant cousins, offrent des divergences essentielles. L'adaptation d'une pièce à l'écran paraît d'abord, en effet, aisée et logique ; l'ouvrage dramatique fournit, tout de suite, un sujet en ordre, d'un effet éprouvé et de sérieuses certitudes de succès appuyées sur une première réussite devant le public ; le cinéma va renforcer ce sujet de toutes les possibilités de développement, d'extension, d'une formule toujours condensée selon les règles scéniques ; en un mot, le scénario cinématographique ajoute et développe alors qu'une adaptation théâtrale retranche et rétrécit.

Les librettistes de l'Opéra-Comique durent donc, nécessairement, opter entre de multiples épisodes, choisir parmi les cent tableaux de la bande, cependant tous essentiels, ordonnés selon un mouvement, et des progressions étudiées. Conception nouvelle, tâche délicate et un peu périlleuse. Non seulement, il y allait avoir transformation complète de la composition, mais emploi de moyens d'expression totalement nouveaux ; la voix allait reprendre sa prédominance sur le geste, la

vie totale était restituée à des figures, qui, cependant, dans la quasi-immobilité de l'écran, avaient paru si définitivement créées qu'il semblait impossible de les concevoir autrement. Et, non seulement on rendait la parole à ces silencieux, mais on les faisait chanter ; la plus bizarre des conventions se substituait à une autre, et le paradoxe s'aggravait de ce que, en dépit de son exotisme, *Forfaiture* est un drame moderne et contemporain. Faire chanter le personnel d'une cour d'assises ! quelle gageure !

Or, l'Opéra ou l'Opéra-Comique ne supportent presque jamais le contact avec la réalité, il en jaillit un contraste si violent que, souvent, le comique le guette. Oui, je sais bien que le génie de Gustave Charpentier a donné, dans ce genre, un chef-d'œuvre, tour de force qu'Alfred Bruneau, lui-même, n'a pas toujours renouvelé ; mais *Louise* est construite sur des mélodies et des chants populaires ; l'atmosphère de l'œuvre, le cadre de la grande ville, l'exaltation lyrique des sentiments, l'espèce de stylisation du poème, confèrent à l'ouvrage un exceptionnel caractère de musicalité ; lorsque la mère remue ses casseroles, que le père console sa fille, ils s'encadrent dans un milieu naturaliste évidemment, mais aussi, populaire, dans le sens le plus large et le plus noble. Leurs thèmes musicaux sont issus de la rue, de l'âme d'une grande ville et d'une race. Zola, lui aussi, a extrait du lyrisme des vues presque photographiques de Paris, c'est que, dans ses grands livres, comme avec Charpentier, le réalisme s'élargit toujours jusqu'au symbole. Or, l'anecdote de *Forfaiture* n'offrait rien de semblable, le musicien ne pouvait en faire jaillir aucune émotion assez générale et assez humaine ; elle est sèche, nette, brutale, d'une banalité directe de fait-divers, et c'est bien pourquoi le sentiment général fut que le film restait bien supérieur à la pièce.

Nous ne considérons, cependant, ce résultat imprévu que par rapport au cinéma, en nous demandant si, malgré cette expérience toute à l'avantage de l'écran, il sera encore possible d'extraire d'une bande célèbre les éléments d'une pièce heureuse ? Faudrait-il penser que le théâtre, avec ses tableaux et ses actes limités, avec le

resserrement imposé par les nécessités matérielles, restera au fond moins riche de possibilités, moins vraiment expressif que l'ouvrage cinématographique ? Nous en déduirions que l'Art Muet apporte des puissances nouvelles de réalisation, qu'un geste, qu'une succession d'images rapides peuvent vraiment dépasser la parole en intensité ? Peut-être. Le dialogue avec ses lenteurs, ses détours, ses nuances, n'a point l'acuité foudroyante de la vision, extériorisant, dans un éclair, les sentiments ou les actes des personnages. Enfin peut-être encore, la multiplicité des tableaux, la rapidité de leur succession, créent-elles un mouvement spécial, une précision intense et rapide, interdites à la scène. Et, sans nous prononcer, nous percevons l'abîme qui sépare les deux formules. Toujours le vieux dilemme : *montrer* ou *suggérer* ? Lequel est le plus définitif, le plus intégral, de la prose du premier paragraphe de *Salambo* sur le Festin des Mercenaires, ou de la réalisation visuelle à l'écran ? Certes, je reste fidèle à Flaubert, à la splendeur de ses mots, mais ceci, c'est l'*œuvre d'art*, inaccessible à la foule qui ne lit pas, et qui, même si elle lisait, n'est point en état de ressentir l'incantation du Verbe ; le Cinéma serait donc son *Livre* à elle, aussi puissant, aussi évocateur que l'autre ?

Enfin, pourquoi ce drame de *Forfaiture* qui nous avait si violemment secoués à l'écran, a-t-il, au théâtre, brusquement paru d'une outrance grossière, presque sadique ? Comment cette indigence, qui n'avait frappé personne dans le film, s'est-elle tout à coup révélée ? L'in vraisemblance de cette femme du monde volant l'argent des œuvres dont elle est dépositaire, de ce

mari refaisant une énorme fortune en vingt-quatre heures, de ce Japonais de paravent déchaîné en plein New-York, est apparu intolérable aux mêmes gens, qui, auparavant criaient au miracle ! C'est, sans doute, que nous retrouvons dans l'obscurité d'une salle de cinéma, nos mentalités d'enfants sagement assis devant la lanterne magique, un plaisir tout physique à regarder des images. Et n'est-ce pas la persistance de cette puérité, de cette simplicité qui maintient encore l'Art Nouveau si loin de toute valeur intellectuelle et artistique ?

Ce saisissant exemple d'une œuvre tenue dans le monde entier pour un chef-d'œuvre pathétique, et, s'effondrant tout à coup, au contrôle plus sévère de la scène, ne nous ouvrira-t-il pas les yeux ? On pourrait, certainement, faire la même expérience avec le triomphal *Lys Brisé*, rien de plus banal, de plus grossièrement brutal que cette histoire d'une frêle petite fille martyrisée par un colosse, avec des raffinements que nous sifflerions au théâtre.

Voilà ce qu'il était peut-être intéressant de dégager à propos de *Forfaiture* à l'Opéra-Comique. La médiocre valeur de ce drame, enfin apparue aux reflets de la rampe, montre que nos scénarios, dans la moyenne, sont supérieurs en intelligence, en claire raison et en sensibilité, aux élucubrations de nos concurrents. De temps à autre, nous, nous parvenons à créer de l'émotion, par le jeu d'un sentiment et d'une passion, alors qu'ils en sont encore à la trique, au revolver, aux bobards les plus désuets, et, seule, leur perfection technique, en nous hypnotisant, nous ramène à leur mentalité fruste et simpliste.

ANTOINE.

PETITE CORRESPONDANCE

*Lecteur assidu.* — Consultez la collection des Romans-Cinéma édités par la Renaissance du Livre, 78, boulevard Saint-Michel.

*S.-Agenais.* — *Cinémagazine* ne paraît que depuis le 21 janvier 1921. Les films dont vous nous parlez n'ont pas été publiés en brochure.

182 Ch — 1° Nous ne le savons pas nous-mêmes ; 2° Peut-être, voyez adresse ci-dessus ; 3° Nous l'ignorons.

*Admiratrice d'Huguette Duflos.* — 1° Oui, vous pouvez espérer voir tous ces portraits ; 2° c'est, en effet, en revenant de tourner des plein-air à Vittel et à Metz sur la route de Paris, près Jouy-le-Châtel, que Suzanne Grandais a été tuée.

*Vieux Charles.* — La partenaire de Margarita Fisher dans tous les films que l'on a vus en France est Jack Mower.

*Paul-Bruxelles.* — Oui, nous publierons cela.

*Mlle H. Doff, Strasbourg.* — Oui, vous trouverez dans un numéro prochain, photo et documents sur Suzanne Grandais.

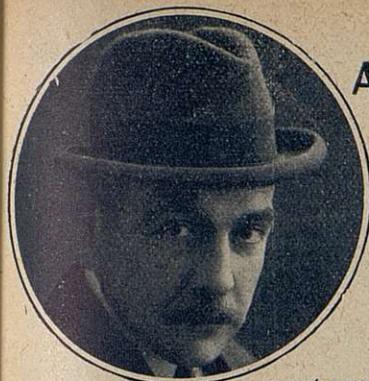
*Gaby.* — Il n'y a qu'un moyen d'arriver à tourner au cinéma comme débutante : c'est de se faire agréer par un metteur en scène.

*Polidor.* — Adressez-vous à un metteur en scène.

*J. M. Dunders.* — *Cinémagazine* publie *Le Grand Jeu* ; lisez ce roman et il ne vous sera pas difficile de voir le double rôle interprété par Anne Luther. René Navarre a environ 36 ans ; Pearl White, 32 ans.

*Oculi.* — L'adresse de M. René Navarre a déjà été donnée dans la *Petite Correspondance* de nos numéros précédents : Société des Ciné-Romans, 23, rue de la Buffa, à Nice.

(Voir la suite page 9)



M. DE MARSAN

APPREND-T-ON

A ÊTRE  
METTEUR  
EN SCÈNE ?



M. ABEL GANCE

Un jeune homme est venu me trouver. Il était ardent, plein d'assurance et ne me laissa même pas le temps de lui offrir une chaise.

— Monsieur, me déclara-t-il, je veux être metteur en scène pour le cinéma.

Un si noble désir ne me porta pas le moins du monde à l'ironie.

— Hé, monsieur, lui demandai-je très sérieusement, avez-vous au moins quelque notion du travail qui se pratique dans le studio ? Savez-vous même ce que c'est que la mise en scène ? Connaissez-vous la manière de faire exprimer les personnages ?

Il haussa assez impertinamment les épaules.

— Le premier metteur en scène, répliqua-t-il, qui, voilà vingt-cinq ans, réalisa le premier scénario ne connaissait rien de tout cela. Je ne suis ni plus ni moins avancé que lui.

Quand on a devant soi un gaillard aussi décidé, le mieux que l'on ait à faire est de l'écouter posément et d'en passer par où il désire. Je

ne jugeai pas à propos de lui expliquer que si nous revoyions aujourd'hui le travail initial du précurseur qui apprit tout par lui-même, nous serions sans doute pris d'une crise de rire inextinguible, je préférai lui demander qu'elle idée il se faisait lui-même de la mise en scène à notre époque et voici à peu près ce qu'il me développa.

— Quand vous avez une idée de scénario, ou bien elle est intéressante, ou bien elle ne l'est pas. Si elle ne l'est pas, tout ce qui suivra sera mauvais.

Au contraire, si votre scénario est logique, tout espoir vous est permis.

Donc, j'admets que mon scénario soit bon, c'est-à-dire qu'il soit clair sans qu'on soit obligé de truquer. Comprenez-vous bien ce que je veux dire ?...

Non ! Je pensais bien aussi que vous étiez moins subtil qu'on le suppose généralement... Je prends un exemple : Un mari après avoir été séparé pendant deux ans de sa femme, la rencontre à nouveau, ne la reconnaît



MADAME GERMAINE DULAC  
la première metteuse en scène  
CL. CAMPBELL STUDIOS

pas, la repousse croyant qu'il s'agit d'une autre personne.

Ce n'est pas clair. Vous aurez beau mettre des sous-titres et expliquer que la femme a perdu une dent, ce qui la rend méconnaissable, jamais le public n'admettra cela. Ce que vous ferez sera mauvais.

Mais une si bonne épouse retrouve son mari après quarante ans d'absence et lui reproche aussitôt la petite glace de poche qu'il lui avait cassée lors de leur dernière dispute, tout le public comprendra cela. C'est logique, c'est vrai, c'est facile à rendre... Où | Il vous dit tout de suite s'il y a assez de lumière ou s'il en manque et c'est à votre tour d'obéir.

— Vous disiez qu'il était toujours facile de mettre en scène un scénario logique...

— Naturellement. La logique et le bon sens, tout est là. Il ne faut pas compliquer. Si pour faire entrer une femme dans le bureau de son mari vous expliquez qu'elle vient voir s'il a bien des boutons à sa chemise, tous les maris qui seront dans la salle souriront à l'in vraisemblance.

Donc, lorsque vos idées s'enchaînent d'une manière conforme à la raison, vous n'avez plus qu'à | d'agrandissements photographiques.

Vos artistes sont comme le scénario. Ou bien ils sont bons, ou bien ils sont mauvais. S'ils sont mauvais, vous leur dites qu'ils ont un jeu trop grandiose et que le rôle n'est pas assez important pour eux. Ils s'en vont aussitôt afin de faire imprimer vos paroles et vous les remplacez par des bons.

Il ne vous reste plus qu'à faire jouer les bons en les empêchant de se mettre toujours de face et au pre-



M. LOUIS NALPAS



M. MARCEL L. HERBIÈRE



M. RENÉ NAVARRE  
*Moufénus*

ce qui n'est évidemment pas très facile. Ils vous en voudront beaucoup et déclarent « qu'ils ne sentent pas le rôle comme ça ».

Vous leur répondez que ça n'a pas d'importance puisque leur habileté bien connue les met à même de varier leurs sentiments à l'infini, et ils vous obéiront.

Alors vous passez à l'éclairage. Mais comme là c'est l'objectif qui est le maître incorruptible vous lui parlez par l'intermédiaire de l'opérateur qui le connaît comme si c'était son fils.

Si vous avez du goût, vous savez choisir vos paysages et les encadrer, et si votre entendement est sain vous les prenez toujours comme le veut la logique de votre scénario.

C'est la même chose pour les ameublements. Il y a des metteurs en scène qui ont impressionné des kilomètres de film vierge et qui pourtant ne savent pas encore que chez la duchesse de Rohan on ne met pas au mur

Au contraire, je sais très bien que ce n'est pas seulement à la note du fabricant qu'on reconnaît si un fauteuil est Louis XV ou Henri III, et pourtant je n'ai jamais fait de films.

On me dit : — En combien de mètres faites-vous votre film ?

Je réponds : — Comment voulez-vous que je le sache avant de l'avoir fini ? Croyez-vous que parce qu'il me restera deux cents mètres de pellicule vierge non employés

dans ma bobine, j'ajouterai un post-scriptum à mon scénario ? Ce serait ridicule. Cela me rappellerait mon propriétaire

arrêtez-vous vos dépenses de façon à trouver quelque bénéfice dans votre travail ? Qui fera votre devis et sera



M. DE MORLHON  
CLICHÉ MANUEL



M. LE SOMPTIER

breton qui acheta un jour une livre de peinture blanche pour peindre sa porte. Comme il lui en restait, son ouvrage fini, à peu près la moitié du pot, il se mit à peindre tout ce qui lui tomba sous la main, jusqu'à extinction complète de sa peinture. Il commença par la cage du merle et finit par ses chandeliers de cuivre.

Un metteur en scène agit bien plus noblement s'il abandonne aux pauvres le reste de sa pellicule non employée.

Comme mon interlocuteur reprenait haleine, je crus bon de lui poser une colle.

— Et le prix de votre film, demandai-je, comment l'établissez-vous ? Comment limitez-vous vos frais et



M. POIRRIER  
CLICHÉ GAUMONT

chargé d'examiner votre prix de vente ? Le jeune homme me regarda avec des yeux chargés d'un excessif mépris.

— Croyez-vous, me dit-il, qu'un artiste s'arrête à ces choses-là. Je veux avoir à moi du temps et de l'argent autant qu'il m'est nécessaire.

— Parfait, lui dis-je en me levant, vous reviendrez me voir quand vous aurez trouvé votre commanditaire. Adieu et bonne chance.

Il partit plein d'espoir en me promettant de revenir. Je sais très bien que je ne le verrai jamais plus, jamais plus, sinon dans la vie éternelle.

BOISYVON.

PETITE CORRESPONDANCE

J. C. Troyes. — 1° Nous ne pouvons pas être rendus responsables des nombreux changements d'adresses des artistes ; 2° Mlle Agnès Souret a tourné dans *Le Lys du Mont Saint-Michel* ; écrivez-lui à la Dal-Film, 23, rue Ambroïse-Thomas.

Admirateur ? — 1° Ecrivez à Christiane Vernon au film *Eclipse*, 94, rue Saint-Lazare ; 2° Léon Mathot, 47, avenue Félix-Faure, à Paris ; il est en ce moment à Cannes.

Nabuchodonosor. — Paul Duc a tourné *Champi-Tortu* il y a environ sept mois.

John Harry. — Sandra Milowanoff est l'artiste

qui interprétait le rôle de Ginette dans *Les Deux Gaminés*. Ecrivez-lui aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris.

Victor D. — 1° Les principaux interprètes du *Faive de la Sierra* que l'on verra projeté prochainement sur les écrans sont : Kathleen O'Connor et Jack Perrin ; 2° Il sera répondu plus tard à vos autres questions.

Léonie Féral. — Edith de Maureille, U. F. A. — Nous avons l'intention de donner un article qui renseignera tous nos correspondants désireux d'entrer dans la carrière cinématographique.

(Voir la suite page 27)

## COMMENT ILS ONT TOURNÉ

Dans un film intitulé : *La Conférence de Paris*, nous avons retrouvé avec plaisir un interprète qui n'avait pas paru à l'écran depuis un assez long temps : M. Louis Barthou. On assure qu'à la suite d'un brillant et récent engagement il aurait maintes occasions de tourner. Nous nous ferons un plaisir de le suivre et d'apprécier ses progrès. Nous ne voulons point porter un jugement définitif sur son talent à propos de cette bande d'essai de quelques mètres. Le scénario offre à l'acteur une



M. LOUIS BARTHOU  
Ministre de la Guerre

matière assez ingrate : un diplomate, à l'issue d'une conférence, à laquelle il est censé avoir pris une part importante, quitte le palais où se réunissent les plénipotentiaires et s'apprête à monter en voiture.

Le décor bien traité représente un perron de marbre auquel on accède par une large porte-fenêtre s'ouvrant entre deux murs en belle pierre de taille. Un valet de pied, en livrée d'apparat, va du perron à la portière de la voiture. M. Louis Barthou ne semble pas spécialement doué physiquement pour remplir ce rôle brillant de diplomate, il s'en est tiré néanmoins à son honneur. Son entrée dans le champ exécutée avec beaucoup de naturel aurait gagnée à être plus strictement réglée, l'arrêt sur la craie est un peu brusque. Ceci mis à part, le geste est plaisant et l'expression de la physiologie facile à lire. Les yeux abrités derrière le lorgnon supportent sans faiblesse les projecteurs mais ou « entend » beaucoup trop les ordres du metteur en scène.

Le maquillage est bien réussi avec quelques audaces, la barbe poivre et sel foncée près de la lèvre et blanche à son extrémité est photogénique à souhait. Les rides traitées avec soin ne supporteraient

pas un gros plan, le metteur en scène a su l'éviter.

En résumé, Louis Barthou a donné là l'exemple d'un talent consciencieux. Encore une fois, cet emploi ne convient pas à son tempérament. Nous aimerions à le voir dans un film comique.

JEAN MONCLA.

## L'erreur du Type Conventionnel

Parmi les dangers qui menacent le cinéma et parmi les fautes qui entravent son épanouissement, il faut signaler en premier lieu la tendance à créer des types conventionnels.

Une fois le cycle des légendes et de l'histoire épuisé, le cinéma tend vers la représentation de la vie. Le drame et la comédie doivent jaillir de l'exploitation d'une idée prise au sein même de l'existence.

Ce sont des hommes que vous voulez nous montrer, alors pourquoi agitez-vous des pantins ?

Regardez autour de vous et dites-nous si vous avez rencontré souvent ailleurs que sur l'écran, l'homme d'affaires à ce point louche qu'un enfant se méfierait, la bande mystérieuse terrée au fond d'un souterrain, la jeune fille martyre, que l'on noie et que l'on brûle avant de la marier au douzième épisode ?

Avez-vous remarqué comment l'on se défie du public ? Comme on fait peu de crédit à son intelligence ? L'atmosphère du crime est inséparable de roulements d'yeux et de bouches crispées ou convulsées. Dans toute idylle qui se respecte, l'ingénue porte la main à son cœur comme en une crise cardiaque. Avant de tourner un bouton de porte, l'acteur prend un temps, pour nous faire bien comprendre l'importance de son geste.

Certes, le cinéma exige que les interprètes sachent extérioriser leurs sentiments. On leur demande à la fois de se faire bien comprendre et de rester naturels. Sont-ce deux choses irréconciliables ? Vous ne prétendez pas traduire visuellement tout ce que vous ressentez. Épargnez-nous le geste que vous n'auriez pas fait dans la vie de tous les jours.

Mais surtout, faites attention à l'enfant. Voulez-vous nous faire rire ou pleurer en nous montrant la vie, commencez par regarder la vie et dites-nous franchement si l'enfant y joue le rôle que vous voulez lui faire tenir au cinéma. La petite X... est bien gentille, elle est attendrissante ; eh bien, contentez-vous de nous la montrer dans le sein de sa famille. Ne faites pas reposer sur elle les péripéties de votre scénario.

Il faut voir plus loin que le succès d'un film et employons-nous à éviter les écueils et à préparer à notre art les plus belles perspectives.

MARCEL KETTERER.



NOTRE CHARLOT

## CHARLIE CHAPLIN

On a écrit tant de lignes, tant de pages et de volumes sur Charlot, — ce parfait gentleman dénommé Charlie Chaplin dans le privé, — qu'il semble fastidieux de revenir encore sur le même sujet.

Tout n'a peut-être pas été dit pourtant sur l'art profond de cet artiste, sur ses dons d'observation, sur sa psychologie,

sur sa philosophie qui confinent au génie. C'est pourquoi, bien que dernier venu, nous espérons encore pouvoir tracer du plus grand artiste de l'écran, — du plus populaire en tout cas, — un portrait définitif.

Dois-je déclarer, tout d'abord, que je n'ai pas toujours admiré Charlot.

Il m'a fallu le temps de le comprendre. Tandis que le public allait à lui, spontanément, dès ses premiers films, je refusais d'admettre la supériorité de ce que j'appelais des pîteries. Mais, à la longue et, parce que je ne suis pas un homme de parti pris, j'ai pénétré comme l'avaient fait naturellement les foules, toutes les beautés, les trouvailles, les richesses d'une incomparable maîtrise.

Un de mes amis, un des esprits les plus délicats du barreau parisien m'avait dit :

— Entendu, vous n'aimez pas le comique. Mais il n'y a pas que du comique dans Charlot ; il n'y a pas que de la farce. Regardez bien. Voyez-vous de quelle façon originale il ferme une porte.. Tenez,

le voilà qui s'assoit sur un banc. Avouez qu'il n'y a que lui pour rendre avec ce souci d'observation et cette finesse de détails, l'image d'un geste qui ne serait pas risible s'il n'était pas accompli par Charlot.

« Le rire ne naît pas sans cause, surtout le rire collectif. Pour le déchaîner, il faut être... »

— Il faut être rigolo, avais-je cru pouvoir interrompre.

— Ravalez-vous nos grands auteurs comiques, nos artistes les plus

consciencieux dans leur travail et dans leurs créations, au simple rôle de rigolos ?... « Vous ne l'oserez pas. Molière, un rigolo ! Cour-

teîne, un

simple rigolo ! Dranem lui-même...

— Ah ! zut !

— Allons, mon ami, à une autre fois ; nous en reparlerons.

Nous en avons reparlé la semaine dernière, devant l'écran de l'Artistic et, ma foi, j'ai dû faire amende honorable. Oui, Charlie Chaplin est un merveilleux artiste. Ceux qui n'en seraient pas encore convaincus n'ont qu'à faire comme moi ; qu'ils cherchent à comprendre le génie de Charlot et finalement ils le découvriront.

On dit que le général Nivelles a rapporté de son récent voyage en Amérique, parmi ses souvenirs les plus chers, une photographie dédicacée de Chaplin et qu'il la



CLICHÉ PATHÉ

CHARLOT ET EDNA PURVIANCE DANS UNE IDYLLE AUX CHAMPS

montre volontiers à ses intimes avec une pointe de fierté.

La renommée de l'ancien commandant en chef des armées françaises et celle de l'artiste de cinéma sont d'une nature trop différente pour pouvoir être comparées, mais on voit qu'elles ne se repoussent pas.

Faut-il rappeler les débuts de l'artiste célèbre ?

Charlie Chaplin est né en 1889, à Brixton, près de Londres. C'est donc à tort que de nombreux biographes lui ont attribué une origine américaine, voire sud-américaine.

À l'âge de sept ans, il débutait en Angleterre, dans une troupe de danseurs ambulants qu'il abandonnait bientôt, pour entrer au théâtre.

Il ne vint au Cinéma, dans les studios de la Keystone, à Los Angeles, que vers sa vingtième année et c'est là que Fatty lui prêta l'indescriptible culotte que nous connaissons tous.

Fatty déclare d'ailleurs que ce *prêt* est la plus belle trouvaille de sa carrière.

Après avoir triomphé, non sans peine, des difficultés inhérentes à tous les débuts, Charlot finit par trouver son véritable genre dans les studios de la Compagnie Essanay, près de San-Francisco, à Niles. Là, il tourna trois films qui lui assurèrent une réputation universelle : *Charlot cambrioleur*, *Charlot boxeur* et *Charlot fait la noce*.

Sa fortune était dès lors assurée ; il pouvait travailler à sa guise et dépenser les sommes nécessaires à la réalisation de ses propres conceptions. Les centaines de mille dollars qu'il gagnait annuellement, lui permettaient de soigner sa production et, récemment, nous l'avons admiré dans ses trois plus beaux films : *Une Vie de chien*, *Une Idylle aux champs* et *Charlot soldat*.

À l'encontre de Fouquet, il ne pouvait même plus, à cet instant, prendre pour devise « Quo non ascendam ? » il avait atteint le sommet. J'ai fait allusion à la philosophie, à la psychologie de Charlie Chaplin.

Si elles ne se dégageaient pas de ses productions mêmes, on en trouverait encore la présence dans un long article qu'il inspira, voici dix-huit mois à peu près, à un grand magazine américain :



« Mon procédé le plus habituel consiste à mettre le public en face de quelqu'un qui se trouve dans une situation ridicule et embarrassante » disait-il.

« Le seul fait d'un chapeau qui s'envole n'est pas risible. Ce qui l'est, c'est de voir son propriétaire courir après, ses cheveux au vent et les basques de son habit flottant. Quand un homme se promène dans la rue, cela ne prête pas à rire. Placé dans une situation ridicule et embarrassante, l'être humain devient un motif de rire pour ses congénères. Toute situation comique est basée là-dessus. Les films comiques ont eu un succès immédiat parce que la plupart représentaient des agents de police tombant dans les trous d'égout, trébuchant dans des seaux de plâtriers, tombant d'un wagon et soumis à toutes sortes de tracasseries. Voilà des gens représentant la dignité du pouvoir, souvent très imbus de cette idée, qu'on ridiculise et dont on se moque et la vue de leurs aventures de suite touche deux fois plus l'envie de rire du public que s'il ne s'était agi que de simples citoyens subissant les mêmes avatars.

« Encore plus drôle est la personne ridiculisée qui, malgré cela, se refuse à admettre qu'il lui est arrivé quelque chose d'extraordinaire et s'entête à garder sa dignité. Le meilleur exemple est fourni par l'homme ivre qui, dénoncé par son langage et sa démarche, veut nous convaincre très dignement qu'il est à jeun. Il est beaucoup plus drôle que l'homme franchement joyeux qui montre carrément son ivresse et se moque qu'on s'en aperçoive. L'ivrognerie sur la scène est généralement légère avec une tentative de dignité, car les metteurs en scène ont appris que cette prétention est drôle.

« C'est pourquoi tous mes films reposent sur l'idée de m'occasionner des embarras pour me fournir l'occasion d'être désespérément sérieux dans ma tentative de paraître un très normal petit gentleman. C'est pourquoi en si fâcheuse posture que je me trouve, ma grande préoccupation est toujours de ramasser de suite ma canne, de redresser mon chapeau melon, et d'ajuster

ma cravate, même si je viens de tomber sur le crâne. Je suis si sûr sur ce point, que je ne cherche pas seulement à me mettre moi-même dans des situations embarrassantes, mais que je tiens aussi à y placer les autres.

« Lorsque j'agis ainsi, je m'efforce toujours d'économiser mes moyens. Je veux dire par là que lorsqu'un seul événement peut provoquer à lui seul deux éclats de rire séparés, il vaut bien mieux que deux faits séparés. Dans *Charlot s'évade*, j'y réussis en me plaçant sur un balcon à côté d'une jeune fille, je mange une glace. À l'étage au-dessous, à une table, je place une dame forte, respectable et bien habillée. Alors en mangeant ma glace, je laisse tomber une cuillerée qui glisse à travers mon large pantalon et, du balcon, vient tomber dans



UNE IDYLLE AUX CHAMPS

CLICHÉ PATHÉ

le cou de la dame. Le premier rire est engendré par mon propre embarras ; le second, et de beaucoup le plus grand, résulte de l'arrivée de la glace sur le cou de la dame, qui hurle et se met à sauter. Un seul fait a servi, mais il a mis dans l'embarras deux personnes et a déclenché deux éclats de rire.

« Si simple que ceci semble, il y a deux éléments de la nature humaine qui sont visés par lui ; l'un est le plaisir pris par le public à voir la richesse et le luxe en peine ; l'autre est la tendance du public à ressentir les mêmes émotions que l'acteur sur la scène ou l'écran. L'une des choses les plus vite apprises au théâtre est que le peuple en général est satisfait de voir les gens riches avoir la plus mauvaise part. Ceci provient du fait que les neuf dixièmes des humains sont pauvres et intérieurement jaloussent la richesse de l'autre dixième. Si, au contraire, j'avais fait tomber la glace dans le cou d'une pauvre femme de mé-

nage, au lieu de rire, c'eût été de la sympathie qui fût née pour la femme. De même, une femme de ménage n'ayant aucune dignité à perdre, ce fait n'eût pas été drôle. Laisser tomber de la glace dans le cou d'une riche c'est dans l'esprit du public lui faire arriver juste ce qu'elle mérite. En disant que l'être humain ressent les mêmes émotions que celles dont il est témoin je veux dire, en reprenant l'exemple de la glace, que lorsque la dame riche frissonne, le public frissonne avec elle ».

Le philosophe Bergson a fait un jour une conférence sur ce thème : « Le rire. Pourquoi rit-on ? De quoi rit-on ? » Il a même écrit un savant ouvrage sur le même sujet et, bien avant lui, notre maître Rabelais avait pu dire que « le rire est le propre de l'homme ». Charlie Chaplin parle

comme il suit, de l'art de faire rire :

« On me demande souvent si toutes mes conceptions se réalisent et s'il est facile de faire un film drôle. Je souhaite parfois qu'on puisse suivre toute la marche d'un film depuis son idée, sortir les caractères, prendre les photos, les éditer et en tirer parti. Je suis souvent effrayé du total considérable de pellicule qu'il me faut faire pour obtenir une seule réalisation. J'ai bien tourné 60.000 pieds de films pour obtenir les 2.000 vus par le public. Il faudrait environ vingt heures pour projeter sur l'écran les 60.000 pieds de films. Et toute cette pellicule doit être impressionnée pour arriver à vingt minutes de projection.

« Quelquefois, quand je me rends compte de cela, bien qu'ayant travaillé péniblement une idée et qu'elle n'a pas pris forme dans mon esprit et par suite n'est pas au point pour être filmée, de suite je la laisse et passe à une autre. Je considère qu'il ne

faut pas perdre de temps à quelque chose qui se présente mal. Il faut concentrer toute son énergie à ce que l'on fait, mais

trouvé cela drôle moi-même. Mais ceux qui m'entouraient n'ont pas été de cet avis et je me suis rangé à leur opinion.»

Il y a un autre point qui me rend difficile de croire les appréciations de ceux qui m'entourent. Mon photographe et ses assistants sont tellement habitués à mon jeu, qu'ils n'en rient pas beaucoup. Si pourtant je viens de faire une faute, alors ils rient et moi, ne me rendant peut-être pas compte de ma faute, je peux croire que la scène est drôle. Je ne suis arrivé à m'en rendre compte qu'après avoir demandé un jour à ceux qui riaient d'un bout de scène que je ne trouvais pas du tout drôle, pourquoi ils



CLICHÉ PATHÉ

CHARLOT SOLDAT

si par hasard on s'y empêtre, après avoir fait de son mieux, il faut essayer autre chose pendant un certain temps et revenir ensuite à son idée originale si on a confiance en elle. C'est le moyen que j'ai toujours pris pour travailler.

« Dans mon travail, je n'ai confiance que dans ma propre appréciation. Quelquefois, ceux qui se trouvaient autour de la scène se délectaient de certaines scènes pendant qu'on les prenait et pourtant je les ai rejetées parce qu'elles ne me semblaient pas assez drôles. Ce n'est pas parce que je me crois beaucoup plus fin que ceux qui m'entourent : c'est simplement parce que je suis le seul à recueillir tout le blâme ou tout le bénéfice du film. Je ne peux pas mettre en garde au début du film et dire : « Public, je ne te blâme pas de ne pas rire. Je n'ai pas

riaient. Ils me dirent que c'était parce que je m'étais trompé et je vis alors comme j'aurais pu être induit en erreur. Aussi,



CHARLOT DANS "THE KID", SON DERNIER FILM QUE NOUS NE VERRONS PROBABLEMENT PAS EN FRANCE AVANT UN AN. CLICHÉ FIRST NATIONAL.

maintenant, suis-je heureux qu'ils ne rient que rarement de mon jeu.  
« L'une des choses dont je me méfie le plus est de ne pas exagérer ou d'appuyer

trop un point particulier. Je pourrais plus facilement tuer le rire par l'exagération que par tout autre moyen. Si je faisais trop de ma démarche personnelle, si j'étais trop brutal en renversant quelqu'un, si j'arrivais à un excès quelconque, cela ne vaudrait rien pour le film. Se restreindre est une chose très importante non seulement pour un acteur, mais pour n'importe qui. Se restreindre le tempérament, les appétits, les mauvaises habitudes ou toute autre chose est une nécessité. L'une des raisons qui me font peu aimer les premiers films que j'ai tournés c'est qu'il était peu facile de s'y restreindre. Une ou deux tartes à la crème sont amusantes peut-être, mais quand le rire ne dépend plus que des tartes à la crème, le film devient vite monotone. Je ne réussis peut-être pas toujours grâce à ma méthode, mais j'aime mille fois mieux obtenir le rire par un acte intelligent que par des brutalités ou des banalités.

« Il n'y a pas de mystère pour faire rire le public. Tout mon secret est d'avoir gardé les yeux ouverts et l'esprit en éveil pour tous les incidents capables d'être utilisés dans mes films.

« J'ai étudié l'homme parce que, sans le connaître, je n'aurais rien pu faire dans mon métier ».

Pour les amateurs de potins intimes, nous rappelons son divorce avec Mildred Harris.



CHARLOT AVEC LES VACHES (Une idylle aux champs)

Mentionnons aussi que son frère Sydney Chaplin, tourne pour la Paramount à laquelle il s'est engagé à fournir une comédie en 5 parties chaque année.

Charles Chaplin est maintenant associé avec Douglas Fairbanks, Mary Pickford et Griffith, sous la firme United Artist's (Big-Four).

Il vient d'achever, pour le First National Exhibitions Circuit, un film intitulé *The Kid* (le Petit). Nous avons la bonne fortune d'offrir ici un document inédit extrait de ce dernier film et qui nous est arrivé par le dernier paquebot, Charlot y est représenté avec le petit Jack Coogan, son partenaire.

Charlot viendra-t-il bientôt en France ? On le dit ; ses admirateurs l'espèrent. Quand il y viendra, nous connaîtrons, à la ville, une silhouette assez différente de celle qui nous amuse tant à l'écran. Nous verrons un gentleman distingué, ayant dépassé de peu la trentaine, qui s'habille avec élégance et dont la physionomie aimable est éclairée par deux jolis yeux bleus. Nous connaissons aussi un homme affable, poli, aimant les histoires gaies — contrairement à la légende qui veut tristes tous les égayeurs de foules, — et surtout adorant les enfants.

Cinémagazine se promet, d'ailleurs, lorsqu'il sera là, de le conduire à Montmartre et de lui faire connaître les gosses à Poulbot ! ORCINO

### Les Cinémas dans le monde entier

L'Amérique a 20.450 cinémas, soit : Etats-Unis, 18.000 ; Canada, 750 ; Amérique du Sud, 1.200 ; Amérique Centrale, 500.

L'Afrique, l'Asie et l'Australie donnent ensemble un total de 1.361. Au total, il y a dans le monde entier 47.000 cinémas.

Sait-on très exactement combien il y a de cinémas dans le monde entier ?

Une enquête récente permet aujourd'hui de donner des chiffres exacts. Il y a en Europe, 18.893 établissements se décomposant ainsi :

Allemagne, 3.731 cinémas ; Autriche, 800 ; Hongrie, 180 ; Yougo-Slavie 117 ; Tchéco-Slovaquie 123 ; Pologne, 300 ; Italie, 2.200 ; France, 2.400 ; Grande-Bretagne, 3.000 ; Suisse, 123 ; Pays Scandinaves, 703 ; Russie, 3.500 ; Espagne, 1.560 ; Balkans, 23 ; Turquie, 32 ; Belgique, 778 ; Hollande, 227.

Lire la semaine prochaine l'article de

**ÉMILE VUILLERMOZ**

**LES FILMS QU'IL FAUT VOIR :**

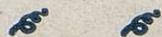
**LE 4 MARS**

**FANNIÉ WARD**

DANS

# Les Responsables

*Comédie dramatique en 4 parties*



**LE 11 MARS**

# LA HURLE

*Grand drame de la Vie foraine, de G. CHAMPAVERT*

INTERPRÉTÉ PAR

M<sup>lle</sup> Juliette MALHERBE, *dans le rôle de Juana.*

M<sup>me</sup> Marthe LEPERS

MM. J. BOULLE, VOLNYS, BOURGOIN, CHEVALIER, MOUNET

**Production PHOCEA**

**PATHE**  
Éditeur

LE GRAND JEU

*L'Enlèvement*



*Ma chérie, murmurait le jeune homme*

## II. — L'Évasion

— Ma chérie, murmurait le jeune homme, en attirant doucement sa compagne contre lui, ne pouvons-nous pas espérer que le temps des épreuves est passé pour nous ?... Dieu merci,

voilà la moitié de la bande de ces malandrins et son chef en prison. Cette fois, ils sont bien pris ; et la justice nous en débarrassera pour toujours...Leurs complices ne tarderont pas à les rejoindre et nous finirons également par découvrir votre sosie qui est une de leurs affiliées.

Il se mit à réfléchir ; puis, comme se parlant à lui-même :

— Je suis certain, voyez-vous, que ce jour-là, nous tiendrons la clé de l'assassinat de mon pauvre Harding. La comédie dont j'ai été victime s'éclaircira brusquement et nous comprendrons le rôle qu'y a joué cette femme à laquelle je dois tous nos ennuis. Ce qui nous paraissait compliqué nous semblera extraordinairement simple. Alors...

Maud glissa entre les siennes sa petite main tremblante d'émotion :

— Ah ! s'écria-t-elle, que Dieu vous entende !... Vous le méritez vraiment... Vous, Ralph, si brave, si loyal, être accusé sans preuve d'un tel crime... C'est une chose déconcertante... Vous êtes victime d'une erreur judiciaire monstrueuse. Les magistrats sont-ils donc aveugles ?

— Ils sont quelquefois myopes, répondit-il, en s'efforçant de sourire pour lui cacher son amertume. Mais il n'en est pas moins indispensable que j'en termine le plus rapidement possible avec cette accusation, si folle soit-elle. Songez donc, ma bien chère Maud, que le premier policeman que je rencontrerai peut me mettre la main au collet ! Quel scandale, pour vous, ma fiancée ! Il est urgent que j'aille trouver le chef de la police pour l'entretenir des récents événements...

— Mon ami, interrompit la jeune fille, laissez-moi vous accompagner. Je sens que je saurai facilement prouver votre innocence.

Il secoua négativement la tête :

— Non, Maud ! fit-il d'un ton décidé. Je ne veux pas que vous soyez mêlée à tout cela. C'est trop pénible. Vous aurez la gentillesse de m'attendre ici, et quand je reviendrai, porteur d'une bonne nouvelle, nous pourrons nous en réjouir ensemble, car...

Il baissa un peu la voix, et reprit d'un ton plus tendre :

— Car le lendemain même, nous irons chez le clergyman et, en sortant, vous serez mistress Gordon.

Il la saisit dans ses bras et la regardant avec amour :

— Si vous saviez comme je suis impatient !... murmura-t-il.

Il posa ses lèvres sur son front, qu'elle lui tendait dans un geste d'abandon :

— Vous m'aimez, n'est-ce pas, ma jolie Maud ?...

— Je vous aime, Ralph, et je n'aimerai jamais que vous !...

Soudain, il s'arracha à cette étreinte amoureuse :

— Hélas ! il faut que je vous quitte, pour suivit-il, pour essayer de régler cette ridicule et dangereuse affaire. Une fois pour toutes, je cours, de ce pas, chez le chef de la police.

— Allez, mon ami, soupira-t-elle, et revenez vite me voir !...

Elle le reconduisit jusqu'à la porte du jardin :

— Maud, lui recommanda-t-il avec insistance avant de la quitter, soyez toujours très prudente... Je vous en conjure ! Je sais bien

que, maintenant, vous n'avez plus grand'chose à craindre de ces misérables, mais, malgré moi, je reste vaguement inquiet encore... Aussi, si vous voulez sortir, que votre père vous accompagne, n'est-ce pas ?... Il rentrera d'un instant à l'autre...

— Je vous le promets ! lui répondit-elle. Partez tranquille, vous me retrouverez ici, paisiblement occupée à broder, en vous attendant...

### III. — Le coup du téléphone

Maud, après avoir suivi des yeux son fiancé jusqu'à ce que son auto eut disparu au tournant de la rue, était revenue au salon.

Elle se sentait heureuse. Tout s'arrangerait. L'innocence de Ralph ne pouvait tarder à être reconnue. Et puis, elle l'aimait. Cela suffisait pour que l'avenir lui apparût rose et brillant. Elle avait bien mérité son bonheur et s'abandonnait à la joie profonde qui succédait à tant d'épreuves.

— Cher ami ! murmura-t-elle, en reprenant une broderie qu'elle s'amusait à terminer, dans ses moments de solitude.

Tout à coup, la sonnerie du téléphone retentit. Elle décrocha l'appareil et l'approcha de son oreille.

Mais, dès les premiers mots, elle pâlit et ses mains se crispèrent convulsivement :

— Allo ! disait une voix à l'autre bout du fil. Je voudrais parler à miss Morton...

— C'est moi, monsieur ! Qui me parle ?

— Le docteur Dawis !...

— Quel docteur Dawis ?

— Le directeur de la clinique qui se trouve 76, avenue Webster.

Un étrange pressentiment serra le cœur de la jeune fille.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

— Mademoiselle, M. Morton vient d'être transporté chez moi...

— Mon père ! Au nom du ciel, monsieur, dites-moi toute la vérité ! Il est blessé ?...

— Oui, mademoiselle...

— Grièvement ?...

— Il a été victime d'un accident d'auto, répondit la voix, érudant la question. Nous ne pouvons pas nous prononcer encore sur son état... Mais il vous réclame...

— C'est bien, monsieur, je viens ! Votre clinique se trouve avenue Webster, dites-vous ?

— 76, mademoiselle... Mon nom est sur la porte... Ne tardez pas trop, je vous prie...

Maud raccrocha le récepteur.

— Ah ! mon Dieu, gémit-elle... Mon pauvre père !... Hélas ! on me demande d'urgence. C'est très mauvais signe...

Ses jambes refusaient de la porter. Elle dut faire un effort sur elle-même pour trouver la force d'aller jusqu'à la sonnette.

Le valet de chambre parut :

— Vite, John, balbutia-t-elle, l'auto !... Je crains bien que Monsieur ne soit très mal !...

— Mademoiselle ne désire pas que je l'ac-

compagne ? proposa le fidèle serviteur, tout bouleversé de ce qu'il entendait.

— Non !... Dites seulement au chauffeur que nous allons à la clinique du docteur Dawis, 76, avenue Webster... Qu'il s'enquière dans quel quartier est cette avenue, pour que nous ne nous attardions pas en route à la chercher !...

— Bien, mademoiselle !... Maud avait sonné aussi sa femme de chambre qui lui mit sur les épaules un manteau de zibe-

partie par des terrains vagues, et pour le reste, de quelques maisons lépreuses, véritables coupes-gorges où il n'eût pas été prudent de s'aventurer :

Le numéro 76, situé au coin d'une rue, était un pavillon en bois avec une véranda, précédés d'un petit jardin depuis longtemps abandonné.

Quelques instants avant le coup de téléphone reçu par miss Morton, un homme avait enlevé l'écriteau qui, depuis plusieurs années, était



Elle sortit de son manteau un paquet de cordes, un couteau et un browning (voir page 95)

line et la coiffa d'une toque de fourrure. Elle se faisait habiller comme une enfant, prise d'un tremblement nerveux qui la secouait toute, et la rendait incapable de se vêtir elle-même. Puis, soutenue par John, elle se laissa tomber dans l'auto.

Une minute plus tard, la voiture s'éloignait à toute allure vers l'endroit indiqué.

C'était tout au fond de New-York, dans un faubourg populeux derrière le Parc central.

Mais Maud ne remarquait point l'excentricité du quartier où elle s'enfonçait et ne s'étonnait pas que M. Morton eût pu s'y trouver.

Absorbée dans son angoisse, elle songeait que l'accident qui lui était arrivé devait être très inquiétant pour qu'on la réclamât ainsi d'urgence.

Enfin, l'automobile gagna l'avenue Webster. C'était une large voie bordée en majeure

cloué au mur dans le vain espoir d'attirer le regard d'un locataire :

LOUER

et l'avait remplacé par une pancarte qu'il avait apportée avec lui.

CLINIQUE DU DOCTEUR DAWIS

Personne n'était là pour protester contre cette soudaine substitution qui ne pouvait surprendre que le pavillon lui-même, élevé ainsi en grade.

Son gardien, un ivrogne qui habitait non loin, dans un taudis immonde, avait reçu pour prix de sa complicité quelques dollars qu'il s'était empressé d'aller boire dans le plus proche cabaret.

Cependant, le nouvel écriteau placé, l'individu était rentré dans la villa, où deux hommes et une femme l'attendaient.

Il annonça :

— La cambuse est à point !... Rien ne cloche plus... On peut y aller, patron !...

C'était le « Rat ».

La bande s'était retrouvée à New-York, et mise aussitôt à l'ouvrage pour attirer Maud dans un nouveau piège.

Jim avait guetté le départ de M. Morton, puis celui de Ralph, et c'était Blake qui avait téléphoné à la jeune fille, l'appelant d'urgence à la pseudo-clinique.

— All right ! répondit celui-ci. Il ne nous reste plus qu'à attendre que l'oiselle tombe dans le trébuchet. Alors, tout est bien prêt, hein, les gars ?...

— Tout, patron. Absolument tout !...

— Eh bien ! attention ! Elle ne peut pas tarder... Dès que son auto s'arrêtera devant le pavillon, prenez vos postes... Et du silence, surtout. Si elle se doutait de quelque chose, nous serions perdus...

Betty était assise sur une vieille caisse en bois qui constituait tout le mobilier de la pièce.

— Espérons, soupira-t-elle avec humeur, que cette fois sera la bonne...

Et montrant son costume fatigué, sa toque défraîchie et l'écharpe de laine grise qui, en guise de fourrure, lui enveloppait les épaules :

— J'en ai assez, ajouta-t-elle en fronçant les sourcils, de battre la purée !...

— Calme-toi, fille, repartit Blake. Ce soir, tu auras des fringues de soie et tu coucheras à River-Side dans un lit de princesse !...

Elle haussa les épaules :

— Que tu dis !

L'aventurier impatienté, allait répliquer vertement, mais le « Rat », qui guettait à la fenêtre, ne lui en laissa pas le temps.

— Acré, avertit-il, la voilà qui s'amène.

L'auto venait, en effet, de stopper devant le pavillon.

Maud avait sauté sur le sol, et ayant aperçu l'écriteau se dirigeait vers la porte, d'un pas décidé...

A ce moment précis, ses courses terminées, M. Morton regagnait sa demeure :

— Oh ! C'est pas possible !... s'exclama John stupéfait en apercevant son maître sain et sauf. Quelle surprise !... Nous qui croyions Monsieur grièvement blessé !

L'industriel regarda son valet de chambre avec étonnement :

— Qu'est-ce que cela veut dire ? interrogea-t-il.

— On a téléphoné à Mademoiselle, de la clinique du docteur Dawis, que Monsieur avait été victime d'un accident !

— Moi !...

— Oui, monsieur ! Alors, Mademoiselle a demandé aussitôt l'auto pour aller à la maison de santé !...

M. Morton se sentit pris d'une grande inquiétude.

— Racontez-moi exactement ce qui s'est passé, John !... Quand a-t-on téléphoné ?

— Cinq minutes après le départ de M. Gordon.

— Et miss Maud est partie avec mon chauffeur ?

— Oui, monsieur.

M. Morton respira. Le chauffeur était un homme de confiance. Si on tentait la moindre chose contre sa fille, il saurait certainement la défendre. Peut-être avait-il tort de s'alarmer ainsi et n'y avait-il dans tout cela qu'une erreur du docteur Dawis qui, pour une raison qu'il ne pouvait s'expliquer, avait confondu avec lui un passant que l'on avait amené à la clinique ?

Il continuait anxieusement son interrogatoire, quand un nouveau coup de téléphone retentit :

Il décrocha l'appareil :

— Allo !...

Et, reconnaissant la voix qui lui parlait :

— C'est vous, Ralph ?... Maud n'est pas ici, malheureusement... Figurez-vous qu'elle a été appelée dans une clinique où on lui a dit qu'on m'avait transporté ! Et je n'ai pas même été blessé ! Vous n'avez pas idée de ce que je suis angoissé...

Le jeune homme poussa une exclamation de terreur.

— Ah ! mon Dieu !... Elle s'y est rendue ? Quel malheur !... et le chef de police qui vient de m'apprendre que les deux gredins que nous avons fait arrêter à Palm-Beach ont réussi à s'évader de la prison !...

— Et alors... demanda M. Morton, défaillant.

— Alors, répéta le jeune homme d'une voix étranglée, ne comprenez-vous pas que c'est un nouveau guet-apens que lui ont tendu ces misérables ? Il ne faut pas perdre une minute... Connaissez-vous l'adresse de cette clinique ?...

— Oui, John vient de me la dire... C'est 76, avenue Webster...

— Bien... j'y cours !... Pourvu que je n'arrive pas trop tard !...

Mais ce fut en vain que M. Morton essaya d'obtenir de son interlocuteur des détails sur ce qu'il comptait faire, déjà Ralph avait raccroché l'appareil et s'était élancé dehors...

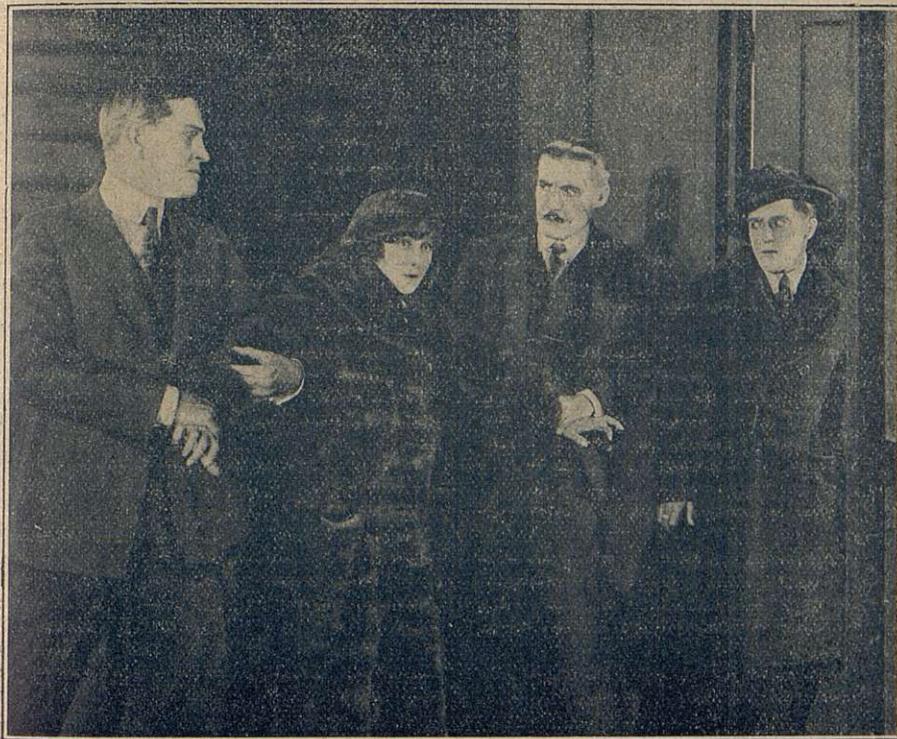
## DEUXIEME PARTIE

## L'Une pour l'Autre

## I. — La Clinique du Docteur Dawis

Maud était à ce point absorbée dans ses angoisses qu'elle ne remarqua point la solitude de l'avenue Webster ni l'étrange aspect de la cli-

Blake et Jim avaient entraîné leur victime dans la chambre du fond de la villa d'où ses cris ne risquaient point d'être entendus.



Elle se sentie happée au passage...

nique au docteur Dawis, qui aurait dû l'avertir de se tenir sur ses gardes.

Elle se hâta de courir vers l'entrée et de sonner.

La porte s'ouvrit doucement.

— C'est ici, demanda-t-elle, la clinique du...

Elle n'eut pas le temps d'achever.

Elle se sentit happée au passage par quatre bras vigoureux et violemment entraînée, tandis qu'une main se posait brutalement sur sa bouche pour l'empêcher d'appeler au secours, et une autre sur ses yeux, pour qu'elle ne pût voir ses agresseurs.

Elle était tombée dans le piège qui lui avait été tendu.

— Lâchez mademoiselle, ordonna l'aventurier...

Alors, avec effroi, elle reconnut ses assaillants. C'étaient les misérables acharnés contre elle, et qu'elle croyait emprisonnés à Palm-Beach.

Blake s'était approché d'elle et la contemplant, les bras croisés :

— Bonjour, miss Morton, ricana-t-il. Je suis heureux de vous revoir. Nous avons donc été prise cette fois ?... Voyez-vous, ma jolie, le coup du téléphone est peut-être le plus vieux des trucs, mais c'est encore le plus efficace... Et vous voilà, désormais, en mon pouvoir !...

Glacée d'épouvante, elle n'essaya point de répondre, demeurant tremblante devant le ban-

dit qui semblait s'amuser à la menacer et la railler.

Mais, peu à peu, une colère froide s'empara de Fred qui continua d'une voix âpre et mordante :

— Voyez-vous, miss Morton, si, quand nous nous sommes rencontrés à Brooklyn vous m'aviez écouté, nous aurions évité bien des ennuis inutiles !... Ne revenons point sur le passé ! Apprenez, seulement, aujourd'hui, que lorsque j'ai décidé quelque chose, j'y arrive toujours. Votre grande erreur est de l'avoir ignoré !... Ah ! vous vous imaginiez que l'on se raille impunément de moi, et que l'on m'échappe aussi facilement ? Détrompez-vous, ma poulette ! Nous nous retrouvons en face l'un de l'autre, exactement comme dans l'élévateur du quai. Ma volonté n'a pas changé, et, bon gré mal gré, il faudra que vous m'obéissiez !

Il martela l'air de ses poings, puis s'efforçant de garder son calme :

— Voyons, ajouta-t-il en la scrutant de son regard dur, vous vous rappelez la lettre que nous avons commencée là-bas ?... Cette lettre interrompue par l'arrivée intempestive de ce damné Gordon ! Nous allons la reprendre, miss Morton, si vous le voulez bien. Voici un stylo et du papier. Faites-moi l'honneur d'écrire sous ma dictée.

Maud demeurait toujours immobile.

Emportée par son amour filial, elle était tombée aveuglément dans le guet-apens que l'aventurier lui avait tendu. Mais elle était résolue à ne point favoriser ses infâmes machinations et, quoi qu'il arrivât, à ne pas céder à ses injonctions. Faisant un violent effort sur elle-même, elle se raidit, décidée à lutter jusqu'au bout :

— Je n'écrirai pas ! articula-t-elle, nettement.

— Vous voulez rire ! gronda son interlocuteur, dissimulant son irritation. Vous savez bien que j'ai le moyen de vous y forcer. Ne m'obligez pas à l'employer !...

Une grimace sinistre passa sur son visage :

— Cela me contrarierait... Ce serait indigne d'un gentleman, acheva-t-il avec dignité.

— Je n'écrirai pas ! répéta Maud, sèchement.

Une bouffée de fureur secoua Blake.

Il comprenait qu'il n'obtiendrait rien de sa prisonnière par la persuasion.

— C'est bien, dit-il.

Il fit un signe.

Jim et le « Rat » se jetèrent sur la jeune fille et lui saisirent les poignets si violemment qu'elle ne put retenir un cri de douleur.

Elle se rendit compte alors que toute résistance serait inutile. Ils étaient plus forts qu'elle.

Elle réfléchit qu'elle ne risquait pas grand-chose en obéissant aux misérables. M. Morton était trop averti pour ne pas se tenir sur ses gardes. Céder, c'était gagner du temps, donner à Ralph, inquiet de sa disparition, la possibilité de se mettre à sa recherche et de venir à son secours.

Elle prit donc le stylo, et la feuille de papier que lui tendait Blake, et balbutia :

— Que dois-je écrire ?

Une flamme de joie passa dans les yeux de celui-ci.

— A la bonne heure ! dit-il, vous voilà raisonnable. C'est de votre attitude, ne l'oubliez pas, que dépendra votre sort.

Et lentement, il lui dicta :

*Mon cher père,*

*Je suis séquestrée, mais je n'ai rien à craindre pour le moment. Suivez bien exactement les instructions que vous donnera le porteur de ces lignes. Il vous conduira dans un endroit où on me remettra entre vos mains.*

*Surtout, ne mêlez pas la police à cette affaire, car, en ce cas, il m'arriverait malheur.*

*Votre fille affectionnée,*

MAUD.

Quand elle eut fini, elle passa le billet à Fred. Elle se sentait rassurée. Il n'y avait, fort heureusement, en tout cela, qu'une question d'argent. Les misérables voulaient faire chanter le riche industriel et obtenir de lui une grosse somme pour la relâcher.

L'aventurier saisit la lettre. Il la lut attentivement puis, l'ayant pliée, se tourna vers le « Rat » :

— Arrange-toi de façon qu'elle parvienne vite à sa destination, lui dit-il d'un air entendu. Tu n'auras ensuite qu'à suivre mes instructions. Nous, pendant ce temps-là, nous allons tout préparer pour que Mademoiselle retrouve son père !...

L'autre ne se le fit point répéter.

— Compris, patron ! répondit-il.

Et il sortit en courant.

Quand il eut disparu, Blake s'adressa de nouveau à la jeune fille :

— Nous avons encore une petite formalité à remplir, miss Morton, fit-il. Vous avez là une fourrure de prix. C'est de la zibeline, si je ne m'abuse ? Elle risquerait de vous faire remarquer inutilement en compagnie de pauvres diables comme nous. Voulez-vous avoir l'obligeance de me la remettre... et votre toque également ? Ne craignez rien, ajouta-t-il d'une voix sarcastique, elles vous seront rendues un jour... un jour ou l'autre !... Aujourd'hui, excusez-nous, mais nous en avons absolument besoin...

Maud ne pouvait se méprendre sur le geste du bandit.

Sachant sa valeur, il lui volait sa fourrure. C'était tout naturel de sa part. Aussi jugea-t-elle inutile de protester. A quoi cela eût-il servi ? Elle retira son manteau et son chapeau et, sans dire un seul mot, les lui tendit.

Il s'en empara, et d'un ton hypocrite :

— Miss Morton, reprit-il, si vous aviez froid, je me le reprocherais. Votre santé m'est particulièrement précieuse... On va vous donner d'autres vêtements en échange des vôtres.

Il lança ceux-ci à Jim, lui ordonnant laconiquement :

— Fais ce que tu sais !...

Pour réussir dans la substitution qu'il avait résolue, il fallait, avant tout, que la fausse Maud portât l'habillement de la vraie.

Dans la pièce voisine, Betty attendait. Pendant la scène qui s'était déroulée entre miss Morton et son agresseur, elle n'avait eu garde de se montrer. Il était inopportun que cette dernière connût son sosie.

Elle se promenait de long en large dans la chambre, impatiente et nerveuse, prêtant de

ces élégantes choses-là. J'ai l'air de Mme Vanderbilt... ou d'une reine !

Elle était métamorphosée à ce point, en effet, que son interlocuteur demeurait bouche bée en face d'elle, ne pouvant se défendre d'une admiration qu'il lui était impossible même d'exprimer.

Il fallut pour l'arracher à sa contemplation la voix impérieuse de Blake, de l'autre côté de la muraille :



— Je n'écrirai pas ! articula-t-elle.

temps en temps l'oreille à ce qui se passait à côté.

Elle poussa une exclamation de joie en voyant entrer Jim et se jetant, sans tarder, sur le manteau qu'il portait :

— C'est magnifique !... s'écria-t-elle, en passant voluptueusement la main sur le poil luisant de la fourrure. Dire qu'il y a des femmes qui ont toujours de si belles toilettes !...

— Vous plaiguez pas ! répondit l'autre, gouguenard, c'est pour vous !...

Elle avait arraché son écharpe grise et son chapeau défraîchi, et, les donnant à Jim, avait revêtu la zibeline et s'était coiffée de la toque.

Puis, allant vers la glace de la cheminée, elle s'y mira complaisamment.

— Il n'y a pas à dire. Je suis rudement chic, comme ça. Hein, mon brave Jim ! Avouez que e suis épatante !... J'étais faite pour porter

— Eh bien, Jim ?

Il tressaillit comme s'il venait de recevoir une décharge électrique, et se hâta de rejoindre son chef, non sans avoir toutefois recommandé à sa jolie compagne :

— N'oubliez pas les recommandations du patron, miss Betty. Arrangez votre chevelure de façon à ressembler davantage encore à la Morton. Et, surtout, prenez un air distingué... Y a pas, faut qu'on vous confonde l'une avec l'autre !...

— Vous inquiétez pas, mon vieux, je sais ce que j'ai à faire...

Blake tendit les vêtements de sa complice à Maud :

— Mettez ceci, ordonna-t-il.

Elle le regarda avec méfiance, puis demanda :

— Pourquoi ?...

Il tapa rageusement du pied :

— Vous n'avez pas de question à me poser. Je le veux, cela suffit !

— Et si je refuse ?

Il l'enveloppa de son regard de bête fauve qui tient sa proie à sa merci et, d'un ton menaçant, répliqua :

— Miss Morton, je ne vous engage pas à me résister.

### V. — Le coup de matraque

Tandis que Maud venait, sur l'ordre de ses geôliers, d'achever de s'habiller avec les vêtements de Betty, un coup de sonnette avait fait tout à coup sursauter les deux bandits.

Ils se dévisagèrent, intrigués.

Qui venait ainsi les déranger dans leur étrange besogne ? Un secours inattendu allait-il survenir à leur prisonnière ?...

Jim, échangeant avec ses compères un coup d'œil significatif, s'approcha de la fenêtre et, sans se montrer, regarda à travers les vitres.

Un instant plus tard, il revenait et, attirant Fred dans un coin :

— Patron, dit-il à voix basse, c'est le chauffeur de l'auto qui a amené la donzelle... Probable qu'il s'épate de ne pas voir revenir sa cliente !

L'aventurier soupira avec soulagement ; il avait eu un moment d'inquiétude :

— Ah ! bien, j'aime mieux cela. Celui-ci n'est pas à craindre !...

Et, prenant soudain une décision :

— Ne nous alarmons pas, mon gars, et écoute un peu ce que tu vas faire...

Puis, quand il lui eut expliqué ce qu'il attendait de lui, il ajouta :

— Quant à moi, je vais l'accueillir avec mon plus aimable sourire... et tâcher de lui inspirer confiance. Tant pis si cela tourne mal pour lui... Il n'avait qu'à se montrer moins curieux !...

Le chauffeur de M. Morton, tout en se dirigeant rapidement à travers les rues de New-York, avait été un peu surpris que la clinique du docteur Dawis fût située dans un quartier aussi excentrique.

Il eût compris qu'on installât une maison de ce genre dans la campagne, loin de la poussière et du bruit de la ville, mais avait-on idée d'aller choisir, pour soigner des malades, cette avenue déserte à l'extrémité des faubourgs, au milieu de terrains vagues, où s'élevaient, ça et là, de misérables taudis habités par les plus pauvres de la cité !

Il ne s'était permis de faire aucune observation, et avait arrêté, selon l'ordre qu'il avait reçu, son auto devant le n° 76, et quand Maud, après être descendue, avait claqué la portière, il avait philosophiquement appuyé ses coudes sur le volant et attendu son retour.

Puis, le temps passant, il avait abandonné sa position, sauté du siège et se promenait de long en large, pour se dégourdir les jambes.

Ce fut ainsi qu'il fut amené à examiner le pavillon où la jeune fille avait pénétré.

Son aspect de pauvreté, son air de vétusté,

son état de délabrement et d'abandon le frappèrent soudain.

— En voilà une singulière clinique ! murmura-t-il.

Il regarda avec plus d'attention.

Les volets du premier étage étaient fermés ; quant aux fenêtres du rez-de-chaussée, aucune ne semblait avoir de rideaux.

On eût dit une maison inhabitée.

— C'est renversant ! monologua-t-il. Il n'est pas croyable que ce soit là-dedans qu'on ait transporté mon maître ! Quelle affreuse bicoque !...

L'écriteau, cloué sur le mur, ne fit qu'accroître ses soupçons. C'était une simple planche de bois, sur laquelle on avait tracé des lettres avec un pinceau noir. Dans son affolement, Maud ne l'avait pas même remarqué.

M. Morton avait bien jugé son chauffeur. C'était un homme fidèle et dévoué. Par les récits des autres domestiques, il était au courant des embûches auxquelles sa jeune patronne avait déjà échappé et des dangers qu'elle avait eus.

Et, par un enchaînement logique, des faits, une pensée soudaine lui vint à l'esprit.

Si, en l'attirant dans cet endroit isolé, c'était un nouveau piège qu'on lui avait tendu ? Poser cette question, n'était-ce pas se répondre aussitôt que ce ne pouvait être que dans un but criminel ?

En tous cas, il était facile de s'assurer, sans tarder, que miss Morton était en sûreté et n'avait rien à craindre.

Sans hésiter plus longtemps, le chauffeur s'approcha de la porte du pavillon et, d'un air décidé, sonna.

Quelques secondes se passèrent. Il entendit soudain, à l'intérieur un bruit sourd de pas.

Il avait évidemment jeté le trouble dans la villa.

Il redoubla ses appels, frappant violemment sur le panneau :

— Ouvrez, ouvrez, cria-t-il, ou j'enfonce !

La porte, alors, tourna lentement sur ses gonds.

Un homme parut :

— En voilà du potin ! fit-il, d'un ton de reproche. Dans une maison de malades !...

Et, sans laisser à son interlocuteur, un peu décontenancé, le temps de s'excuser :

— Vous désirez, monsieur ? demanda-t-il au visiteur.

L'autre retira sa casquette :

— Excusez-moi, répondit-il, je suis le chauffeur de miss Morton. Je désirerais lui parler un instant...

— Rien de plus facile, monsieur. Miss Morton est avec son père, je crois, dans la salle d'opérations...

Le chauffeur regardait anxieusement autour de lui. Il ne savait plus que penser. Il s'étonnait de voir la pièce vide. La poussière des murs et du plancher, les toiles d'araignées qu'on distinguait dans les angles témoignaient qu'elle était depuis longtemps inhabitée.

[ Mais son compagnon se hâta de mettre fin ses investigations :

— Si vous voulez les voir, c'est la première porte à gauche, reprit-il, en la lui désignant.

Le chauffeur, de plus en plus surpris, avait décidé de tirer la chose au clair. Il se dirigea donc du côté qu'on lui indiquait.

Il tourna le bouton.

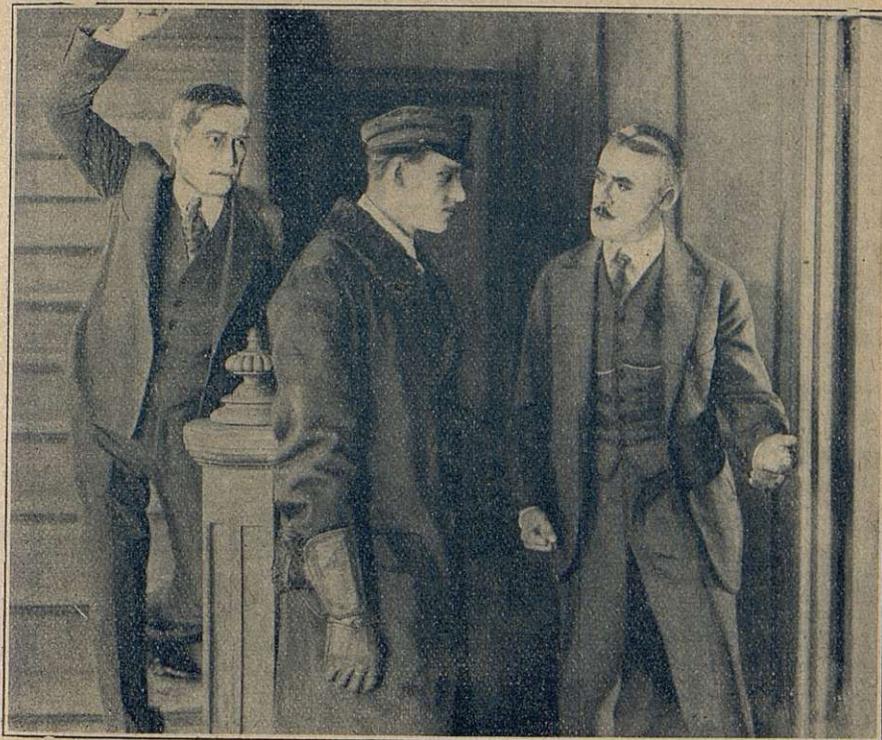
Mais il n'avait pas pénétré dans la chambre, que, brusquement, Jim surgissait derrière lui

Puis, ayant refermé avec soin la porte, ils remontèrent tranquillement.

— Et d'un ! ricana Blake. Maintenant, à la poule !...

Ce fut ainsi que l'infortuné chauffeur, victime de son dévouement, fut déposé, sans connaissance, dans la cave, tandis que Blake et Jim se hâtaient de remonter pour retrouver Maud.

Celle-ci était demeurée dans la pièce du



Jim surgissait derrière lui.

et lui assénait, sur le crâne, un formidable coup de matraque.

Le malheureux ne poussa pas un cri. Il étendit les bras autour de lui comme s'il cherchait quelque chose pour se rattraper et roula, telle une masse, sur le sol, sans connaissance.

— Aïe donc ! s'esclaffa cyniquement Blake, abandonnant l'air confit qu'il avait pris pour accueillir le visiteur. Ça apprendra à ce nigaud à se mêler des affaires qui ne le regardent pas ; Jim, aide-moi ! Nous allons toujours nous en débarrasser !

Il fit signe à son complice de le prendre par les épaules et, se baissant, le saisit lui-même par les pieds.

— A la cave, commanda-t-il. Pour se remettre, il ne saurait être mieux que là !...

Ils y descendirent l'homme toujours évanoui, et le jetèrent dans un coin.

fond où, pendant cette scène dramatique, ils l'avaient enfermée, sous la surveillance de Betty, dissimulée derrière la porte et prête à appeler ses complices.

Mais la jeune fille n'avait aucun projet d'évasion en tête. Certain que Ralph allait faire, sans perdre un instant, l'impossible pour voler à son secours, elle attendait patiemment.

Elle s'imaginait n'avoir rien à craindre des misérables qui la séquestraient, assurée qu'ils ne demanderaient qu'à la relâcher, saine et sauve, contre une forte rançon.

— Jim, dit Blake, tout en montant les marches de l'escalier, c'est toi qui as le flacon de chloroforme et le tampon dont je t'avais recommandé de te munir ?

— Oui, patron.

— Passe-les-moi !...

L'autre fouilla dans ses poches :

— Voilà, patron !...

— Bien...

— Que comptez-vous en faire ?

Un sourire sinistre crispa le visage de l'aventurier :

— Ce que je vais en faire ?... répéta-t-il. Mais, espèce de grand naïf, m'en servir pour la poule. Jusqu'à présent tout va bien... Betty est prête à entrer en scène... Ce n'est que le commencement... Elle ne pourra prendre la place de miss Morton que quand l'autre, la vraie, aura disparu...

— Je commence à comprendre, patron !...

— Nous allons donc la boucler quelque part où personne ne songera à aller la chercher !

— D'autant plus qu'on croira l'avoir retrouvée !...

— Tu parles d'or, petit !...

Il se mit à réfléchir, tout en sifflotant, puis, baissant la voix, grommela entre ses dents :

— Faudra, naturellement, que nous trouvions le moyen de la faire disparaître pour toujours... Jim approuva, silencieusement, de la tête.

— Cette jeune personne, continua Fred, comme se parlant à lui-même, ne se laissera peut-être pas emmener sans essayer de mêler les passants à cet enlèvement. Aussi, étant circospect, par tempérament, je décide de l'empêcher de crier. Je lui mets, à cet effet, délicatement, un petit tampon d'ouate sous le nez, imbibé de cet excellent anesthésique. Ainsi nous n'aurons à craindre aucune rouspétance de sa part... Le procédé est classique. Je n'ai pas même le mérite de l'avoir inventé.

Il partit d'un gros rire et conclut :

— Ah ! ces damnées femmes !... Elles ont l'esprit de contradiction poussé si loin qu'on ne saurait prendre assez de précautions avec elles... Il suffirait que je décidasse quelque chose pour que cette femelle-là s'obstinât à vouloir faire le contraire !... Mais, avec moi, y a rien à espérer !...

— Dame, patron, gouailla Jim, mettez-vous un peu à sa place !... Ce n'est pas désagréable d'être la fille unique d'un riche gentleman ! Il y a du casuel... et vous voulez la dégommer !... Elle se cramponne, la petite !...

Fred, absorbé par ses préparatifs, ne sembla pas l'entendre.

— Allons, fit-il soudain, au travail... Dis-moi, la voiture qui nous a amenés tantôt est-elle toujours derrière la villa ?...

— Oui, patron !...

— Alors, mon brave, il n'y a plus à lanterner... Il s'agit maintenant d'en mettre, hein ?...

Cinq minutes plus tard, l'auto quittait l'avenue Webster.

L'aventurier s'était assis au volant, avec Betty à sa droite, sur le siège, à côté de lui. A l'intérieur, il y avait une forme inanimée sous une couverture, que Jim, installé près d'elle, ne quittait pas du regard.

C'était Maud, que les misérables emmenaient dans un de leurs repaires où tout était prêt pour la recevoir.

## VI. — Le policeman Tracy

En apprenant brusquement de la bouche de M. Morton les nouveaux dangers que courait Maud, et certain qu'elle était tombée dans quelque piège tendu par Blake et ses complices, évadés de la prison, Ralph, sans perdre de temps à en écouter davantage, s'était élancé dehors.

En sachant qu'elle s'était rendue dans une soi-disant clinique de l'avenue Webster, il s'était muni d'un précieux renseignement qui lui permettait de voler sans retard au secours de sa fiancée.

Mais où cette avenue était-elle située ? Ralph, qui connaissait cependant bien la topographie de New-York, l'ignorait complètement.

Le premier policeman qu'il rencontrerait pourrait facilement le renseigner.

Tout en regardant autour de lui, s'il n'en découvrait pas un, il ne vit point un homme qui, tapi dans l'encoignure d'un immeuble, surveillait attentivement ce qui se passait dans la rue et qui, en l'apercevant, poussa une exclamation de surprise :

— Goddam !... c'est mon Gordon !...

Malheureusement pour Ralph, cet agent était celui-là même qui avait été placé de faction dans son appartement quand, accusé du meurtre de Harding, il avait obtenu d'être emmené à River-Side pour y être confronté avec miss Morton, qui devait justifier de l'alibi qu'il invoquait.

On se souvient de ce qui s'était passé.

Notre héros, aussitôt après avoir réussi à glisser des mains des policiers, en passant par la fenêtre de la villa de M. Morton, était revenu chez lui pour prendre des vêtements et de l'argent.

Il avait trouvé le détective Tracy montant la garde dans son salon et, comme celui-ci menaçait de l'arrêter sans vouloir l'entendre, s'en était débarrassé en le ligotant sur une chaise, avec le cordon de tirage des rideaux.

L'infortuné, rongé par son frein, était demeuré dans cette inconfortable position jusqu'à l'entrée du valet de chambre, qui le délivra au milieu de la nuit.

Il est donc inutile de souligner de quelle rancune cet agent était animé contre son ancien agresseur.

Aussi, bondissant brusquement de l'endroit où il était caché, se jeta-t-il sur lui, le saisit-il au collet, en lui criant d'un ton furieux :

— Haut les mains !...

Et quand l'autre eut machinalement obtempéré à cet ordre, il continua àprement :

— Je vous tiens enfin, mon garçon. Il y a assez longtemps que je vous cherche !... Nous avons un petit compte à régler ensemble...

Cette rencontre n'avait rien qui pût enchanter Ralph, au moment où il avait le plus besoin de sa liberté un policeman surgissait pour le cueillir sans aménité !

— Monsieur, l'agent, lui dit-il d'une voix saccadée, oui, c'est moi... Je me suis mal conduit

envers vous ! J'ai été poussé par les circonstances, un peu malgré moi... Je m'en excuse... Mais, aujourd'hui, laissez-moi, je vous prie, sans m'en tenir rancune... Je suis allé tout à l'heure chez le chef de la police et lui ai tout expliqué. Il sait que je suis innocent... Il s'agit de la vie d'une jeune fille en danger... Si je ne la secours pas immédiatement, il sera trop tard !... Accompagnez-moi plutôt, vous m'aidez...

L'autre lui éclata de rire au nez :

— Ah ! elle est bonne, celle-là !... Encore quelque truc pour vous payer ma tête, hein ?... Vous êtes trop fort, mon garçon... Mais cela ne prend plus !... Allez, ouste... suivez-moi au poste. Et plus vite que ça !... Vous y raconterez ce que vous voudrez !...

Tout en parlant, il cherchait autour de lui quelque collègue qui pût lui prêter main-forte. Malheureusement pour lui, il était écrit qu'il aurait, une fois de plus, le dessous.

Ralph profita de ce qu'il le lâchait d'une main afin de prendre son sifflet et donner l'alarme, pour se dégager d'un mouvement brusque, puis lui asséner, en pleine figure, un swing vigoureux qui l'envoya rouler sur le sol.

— Ca te dressera ! fit-il simplement.

A ce moment, une torpédo passait dans la rue. Il s'élança derrière elle de toute la vitesse de ses jambes, s'agrippa à la capote et gagna, d'un rétablissement sur les poignets, l'intérieur, sans que le chauffeur, occupé à son volant, l'aperçut.

Tracy, pendant ce temps, s'était relevé. Il vit son prisonnier qui s'enfuyait.

Comment le rattraper ?

La chance lui vint en aide. Un taxi arrivait vers lui.

Il fit signe au chauffeur de stopper.

— Je vous réquisitionne, lui dit-il. Voyez-vous cette auto, là-bas, qui file ? Elle emporte un assassin qui m'a glissé entre les mains. Précipitez-vous à sa poursuite et rattrapez-le !...

L'autre obéit.

Ce fut à travers les rues une course éperdue.

La promesse d'un généreux pourboire avait mis à l'entière disposition de Ralph le conducteur de la voiture où il avait trouvé refuge.

Les deux véhicules, toujours l'un derrière l'autre, étaient maintenant dans la campagne, et dévalaient à toute vitesse sur la route.

Celle de Ralph était moins rapide que celle du policeman.

Elle fut bientôt rejointe.

— Dépassez-les ! cria Tracy. Nous les forcerons bien à s'arrêter...

Les autos étaient désormais à la même hauteur. Alors, prenant son élan, Tracy, d'un geste hardi, sauta de l'une dans l'autre, pour agripper au collet le fugitif.

Mais il poussa un cri de dépit. Son adversaire ne l'avait pas attendu. Tandis qu'il sautait d'un côté, Ralph en faisait autant de l'autre, et s'élançait sur le remblais gazonné de la route au risque de se casser le cou.

— Stop ! cria Tracy à son chauffeur.

Le temps que mit celui-ci à obéir donna de l'avance à Ralph.

Il gagna de toute la vitesse de ses jambes la voie ferrée qu'on y apercevait à peu de distance, et s'engagea sur le ballast.

Il arriva ainsi à un petit pont jeté au-dessus du torrent qui coupait la vaste plaine, pont en fer étroit, sans tablier, comme on en trouve sur les meilleures lignes américaines, toujours hâtivement construites.

La difficulté qu'il éprouvait à courir sur les traverses retardait le jeune homme. Cela permit au détective de le rattraper. Déjà celui-ci croyait n'avoir plus qu'à allonger la main pour saisir son adversaire, quand un acteur inattendu entra brusquement en scène.

C'était un rapide qui venait à toute allure, dans un sourd grondement de ferraille.

Si les deux hommes ne s'écartaient pas en toute hâte, ils allaient être infailliblement broyés. Mais comment faire ? Ils n'avaient plus possibilité ni d'avancer ni de reculer, et le pont était si étroit qu'ils ne pouvaient se ranger sur le côté de la voie unique, sans tomber dans le précipice.

En face du danger, Tracy avait gardé tout son sang-froid. Il se suspendit par les mains dans le vide, à l'extrémité d'une traverse et attendit, dans cette périlleuse position, le passage du train.

Ralph eut plus d'audace encore.

En voyant deux individus engagés sur la voie, le mécanicien avait renversé la vapeur et ralenti sa vitesse.

Au moment précis où la locomotive parvenait à sa hauteur, le jeune homme, demeuré en équilibre à l'autre extrémité de la traverse, bondit sur le chasse-bœuf, s'y cramponna solidement.

Et le convoi disparut, l'emportant, sous les yeux stupéfaits du policier.

M. Morton se promenait dans son cabinet de travail avec une agitation fébrile.

— Que faire ? se demandait-il, en épongeant son front couvert de sueur froide. Dois-je attendre Ralph ?... Dois-je aller prévenir la police ?... Et pendant ce temps qu'arrivera-t-il à ma pauvre fille ?... Quel effroyable danger court-elle encore ?... Dans quel abominable guet-apens est-elle tombée ?...

Soudain, la sonnerie du téléphone retentit. Le cœur battant, il décrocha l'appareil :

— Allo !...

— Allo ! fit une voix, c'est vous, monsieur Morton ?

Le visage de l'industriel s'éclaira d'un rayon de joie :

— C'est Ralph ! enfin, soupira-t-il...

Et il reprit avec une anxiété croissante :

— Oui, mon ami... Il y a quelque chose de nouveau ?...

— Je suis en ce moment à Wesfort... La deuxième station après New-York... Il m'est arrivé en route un incident déplorable... Ce qui fait que je n'ai pas encore pu me rendre avenue

Webster... Je saute dans un taxi et je vous rejoins... Je vous expliquerai tout ça... C'est infernal !...

— Au nom du ciel... Hâtez-vous... Je meurs d'impatience et d'angoisse...

Une demi-heure plus tard, Ralph franchissait le seuil de la villa de River-Side.

Ainsi qu'il le raconta à M. Morton, il avait quitté son inconfortable position à la première station où le train s'était arrêté.

Délivré du détective, il avait téléphoné à l'industriel aussitôt.

— Maintenant, conclut-il avec énergie, ne perdons pas une minute... Il faut courir à l'avenue Webster... et voir, avant tout, ce que c'est que cette clinique du docteur Dawis.

— Je vous suis, Ralph...

A ce moment, on frappa à la porte du cabinet de travail.

— Entrez, fit M. Morton. ...

Le chauffeur, le visage décomposé, les yeux tuméfiés, apparut sur le seuil.

Il était bouleversé et se tenait la tête douloureusement entre les mains.

M. Morton s'élança vers lui.

— Mon pauvre garçon !... s'écria-t-il tout apitoyé. Que vous est-il arrivé ?...

Puis, soudain horrifié, il comprit le silence de l'autre. Maud n'était pas avec lui !

— Ma fille, gémit-il alors, où est ma fille ?...

Le chauffeur dut se soutenir à une chaise et balbutia :

— Ah ! monsieur !... Pardonnez-moi... Je vous jure qu'il n'y a pas de ma faute... Les misérables m'ont assommé et enfermé dans la cave de leur sale baraque.

— Et ma fille ? répéta le malheureux père, torturé d'angoisse.

— Je ne sais pas, monsieur... Quand j'ai retrouvé mes sens, j'ai fouillé toute la maison à la recherche de Mademoiselle. Elle était vide ! Hélas ! J'ignore où ils l'ont emmenée !...

— Tonnerre !... gronda Ralph ivre de colère, en crispant les poings, par la faute de ce damné policeman, j'arrive trop tard !...

## NEUVIEME EPISODE

*La substitution*I<sup>re</sup> PARTIE : Le saut dans l'abîme

## I. — La Villa isolée

L'auto qui emmenait Blake et sa bande continuait, sans être inquiétée, sa course rapide, se dirigeant vers un de ces repaires de la banlieue que les malfaiteurs de New-York s'entendaient facilement à se mettre à la disposition les uns des autres, quand ils en avaient besoin pour quelque louche besogne.

Elle était située dans un endroit isolé, à une centaine de mètres de la route et, malgré son aspect extérieur des plus modestes, ne devait pas manquer tout à fait de confort, si l'on en jugeait pas les fils électriques qui, partant des poteaux qui jalonnaient le remblai, y apportaient la lumière et le téléphone.

Maud, effondrée sur les coussins, ne se débattait pas. Elle était toujours sous l'influence de l'anesthésique que Blake lui avait fait respirer.

Jim, assis près d'elle, tenait d'ailleurs, dans ses mains, le tampon de ouate et le flacon de chloroforme, tout prêt à lui en administrer une dose nouvelle, dans le cas où elle reprendrait trop vite ses sens.

L'aventurier, parvenu devant le cottage, arrêta la voiture.

Aussitôt, un homme qui, depuis un certain temps, semblait attendre son arrivée, jaillit de

derrière un mur voisin avec une bicyclette et s'avança :

— Eh bien ! patron, interrogea-t-il, ça a-t-il marché ?

L'autre lui montra la malheureuse jeune fille toujours inanimée :

— Et comment ! répondit-il triomphalement... L'oiselle est à nous... Il n'y a plus qu'à la mettre en cage !... Donne-nous un coup d'épaule, maintenant, tu ne seras pas de trop !...

Le « Rat » ne se fit pas répéter deux fois cette invitation.

Il posa sa machine contre un arbre, puis sautant d'un bond léger dans l'auto, aida Jim à descendre miss Morton et à la transporter dans la villa.

— C'est bien ! intervint alors Blake. A présent, je n'ai plus besoin de toi... Jim me suffira...

— Et moi, je vais me tourner les pouces, alors ?...

— Tu vas prendre ta bécane, et tu fileras à River-Side... Tu surveilleras la villa de M. Morton... C'est une besogne qui te va. Tu y es passé maître, hein, mon petit ?

— Je ne crains personne pour ce genre de turbin, répliqua Barney d'un ton fanfaron. Je vous jure que je suis à la coule pour ça !...

— Tu comprends, continua Blake, songeur,

depuis qu'il s'est aperçu de la disparition de sa fille, M. Morton n'est pas demeuré inactif... Il a lancé à nos troussees ce damné Gordon avec la police... Evidemment, ils ne trouveront avenue Webster que son imbécile de chauffeur !... Que pourra-t-il leur dire ?... Mais je n'en ai pas moins besoin que tu surveilles les allées et venues... Un bon averti en vaut deux... Regarde bien et prévien-moi aussitôt de tout ce qui se passera...

— On y va, patron... Et on sera à la hauteur !...

Déjà, il mettait le pied sur la pédale de sa bicyclette, quand il aperçut Betty qui était descendue à son tour de l'auto.

Il feignit de tomber à la renverse en la voyant et levant les bras au ciel :

— Fichtre ! s'esclaffait-il, vous y allez un peu fort, tout de même !... Non, mais des fois, miss Betty, on n'osera plus vous aborder à c't'heure !... Ah ! la la !... Quel chic, messeigneurs !... Dirait-on pas la femme à Vanderbilt ?...

La jeune fille se drapa dans ses fourrures et cambrant coquettement sa taille répartit, gouailleuse :

— Ça vous en bouche un coin, mon bonhomme... Mais, elles me vont comme un gant, ces toilettes-là !...

Blake intervint en riant et coulant un regard narquois vers sa complice :

— Mon cher, c'est un petit acompte sur les millions à venir... Tu vois, tout arrive !...

— Patron, vous savez bien que je n'en ai jamais douté, moi !... J'y ai toujours cru, raide comme balle !...

Il sauta sur sa bicyclette et s'éloigna à toute allure.

Cette mission lui plaisait.

Blake et Jim prirent alors Maud, l'un par les pieds, l'autre par les épaules, et ils gravirent, avec leur léger fardeau, l'escalier qui conduisait au premier étage.

La chambre où ils pénétrèrent, après en avoir traversé deux autres, si modeste qu'elle fût, était mieux meublée que celle de la villa de l'avenue Webster, avec son lit, sa table de bois, ses deux chaises et la toilette au-dessus de marbre qu'on apercevait dans un coin.

Les deux hommes déposèrent leur victime toujours évanouie sur le lit.

Puis Fred s'approcha de la fenêtre d'où l'on apercevait la campagne verdoyante, la bloqua à l'aide d'un clou solidement enfoncé dans la muraille, ce qui empêchait d'en relever le panneau inférieur.

— Laissons-la ! dit-il.

Jim, debout devant le lit, ne pouvait détacher ses yeux de la jeune fille.

— C'est à n'y pas croire, une telle ressemblance ! marmotait-il, comme se parlant à lui-même... J'ai jamais vu chose pareille !...

Fred le regarda en silence, puis devinant les doutes qui assaillaient son acolyte, il eut une crispation du visage, blêmit et, posant sa main sur l'épaule de Jim, lui chuchota, en essayant

de maîtriser une émotion soudaine qui faisait trembler sa voix.

— Mon petit, si tu me jures de n'en rien répéter à personne, je te confierai un secret... un secret qui m'étouffe... et qu'il faut que je dise à quelqu'un...

Il baissa encore le ton :

— Ecoute... fit-il.

Ils sortirent tous les deux et gagnèrent le rez-de-chaussée, après avoir fermé à clé la porte de la chambre.

— Pas de danger qu'elle se sauve ! assura Blake, même en supposant qu'elle revienne à elle !... D'ailleurs, pour plus de sûreté, nous allons demeurer ici à faire le guet... Comme cela, s'il se produisait la plus petite alerte, nous serions parés...

Il se tourna vers Betty qui se promenait dans la pièce en jetant, dans la glace, des regards satisfaits à la zibeline qu'elle portait et lui dit :

— A présent, il s'agit de régler l'intéressante cérémonie... C'est fini de rire... Il faut entrer dans la danse... Donc, sois sérieuse, et écoute-moi bien... A partir de ce moment, ma grosse, tu n'es plus Betty... tu es Maud Morton... et tu as des millions en perspective... Le « Rat » a fait tenir à ton père une lettre où je lui donne rendez-vous dans un endroit désert pour te remettre entre ses mains, moyennant une honnête rançon...

— Et tu ne crains pas, interrompit-elle, en hochant la tête, qu'il ne découvre immédiatement la supercherie ? C'est une sale blague à risquer !...

— Eh ! sapristi ! qui ne s'y tromperait ? Votre ressemblance est fantastique !... Tu as les mêmes cheveux que la demoiselle... le même teint... le même regard... jusqu'à la même voix... n'est-ce pas, Jim ?

— Epatant, patron !... renversant... c'est à les confondre l'une avec l'autre !...

— Oui, reprit Betty, tout cela c'est très joli... pour le physique, c'est possible !... mais le moral ?... Qu'est-ce que je dirai à M. Morton, quand nous serons en tête-à-tête ?... Qu'est-ce que je lui répondrai s'il m'interroge ?

L'aventurier haussa les épaules.

— C'est cela qui t'embarrasse ?... Vrai, pour une fille intelligente !... C'est pourtant bien simple... toutes ces émotions ne t'ont-elles pas bouleversée ? N'as-tu pas été brutalisée par nous ?... Alors, ça t'a fait perdre la mémoire... tu ne te souviens plus de rien... et chaque fois qu'on te posera une question embarrassante, tu te tairas.

Jim, qui écoutait, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Quelle bonne idée !... Bravo, patron !... Y en a pas deux comme vous pour trouver de ces trucs-là !...

— Fais pas de rouspétance, fille... reprit Blake, si tu le veux, tout ira sur des roulettes... Allons, prépare-toi... et tâche de jouer ton rôle de jeune dame du monde !...

Il n'avait pas achevé sa phrase que la porte

s'ouvrait brusquement et que le « Rat » apparaissait tout essouffé sur le seuil.

— Qu'est-ce qu'il y a ? interrogea l'aventurier avec inquiétude. Du nouveau ?...

— Bigre, oui, patron !

Le visage de son interlocuteur se rembrunit.

— Parle ! ordonna-t-il.

— Eh bien, voilà... Comme je pédalais sur la route, j'ai croisé ce Gordon du diable en auto avec le chauffeur des Morton... Il m'a aussitôt reconnu et, sautant de la voiture, s'est élancé à ma poursuite.

— Nom d'un chien !

— Vous pensez si j'ai cavale !... J'ai gagné un bois que j'avais reluqué à quelque distance de là !...

Il passa son mouchoir sur son front couvert de sueur et continua :

— J'en menais pas large... J'ai heureusement pu me faufiler derrière un petit mur en ruines qui se trouvait là !... Il a passé devant moi sans me piger... D'un coup de pédale, j'ai rattrapé ici...

— Tu as bien fait ! répondit Blake... Il est évident qu'il est allé avenue Webster... qu'il y a trouvé le chauffeur... à moins que celui-ci soit allé le prévenir et qu'ils soient partis à la recherche de miss Morton... Si ce maudit garçon découvre que nous sommes là, tout est fichu !... Il faut filer avec notre prisonnière ailleurs...

— C'est mon avis, patron !... je l'ai dépisté... mais avec un gaillard de cette sorte, on ne saurait prendre trop de précautions !

— Attendez-moi un instant ! fit Blake en guise de réponse.

Il grimpa rapidement l'escalier et posa son œil contre la serrure pour s'assurer, avant tout que Maud était toujours évanouie.

Mais il poussa un juron furieux :

— Tonnerre ! J'arrive à temps !...

Il venait de voir la jeune fille se livrer à une étrange besogne.

Peu à peu, elle était revenue à elle et, avec l'énergie dont elle était coutumière, son premier soin avait été de tenter de s'évader.

Elle s'était élancée vers la fenêtre et avait essayé de l'ouvrir. Vains efforts ! Le clou enfoncé par Fred l'en empêchait, en bloquant la guillotine.

Elle avait cherché, puis trouvé la cause de son insuccès. Alors, s'emparant d'un morceau de bois laissé sur le plancher, elle s'était mise en devoir d'arracher l'obstacle.

Déjà, elle y avait réussi, déjà, elle s'appêtait à enjamber le rebord de la fenêtre, quand Blake, poussant la porte brusquement, apparut sur le seuil.

— Eh, là, mademoiselle ! s'écria-t-il en se précipitant vers elle, vous voulez donc nous fausser compagnie ?... Où allez-vous si vite ?...

D'une main, il l'avait saisie par le poignet, de l'autre par les cheveux et la retenait avec sa force peu commune.

Maud, dont la vigueur était décuplée par la souffrance, parvint cependant à se dégager de cette étreinte.

Elle repoussa son agresseur, saisit une chaise et la lui jeta, à la volée, dans les jambes.

Celui-ci chancela.

Mais, se remettant aussitôt, avant qu'elle eût pu gagner la porte, il réussissait à lui envoyer un formidable coup de poing qui l'étendait inanimée sur le parquet.

## II. — A la recherche de Maud

Après avoir demandé à M. Morton de l'attendre, Ralph s'était élancé dehors, suivi du chauffeur.

Il monta dans l'auto qui attendait à la porte.

— Conduisez-moi, ordonna-t-il, à la soi-disant clinique de ce docteur Davis...

Quelques minutes plus tard, ils y parvenaient.

Les deux hommes se précipitèrent vers la grille. Un coup d'épaule enfonça la porte que Blake avait fermée à clef en s'en allant.

Ils se mirent alors à parcourir toutes les pièces. Aucun vestige, si léger fût-il, ni de Maud ni de ses ravisseurs. Ils ne découvrirent que la caisse de bois formant l'unique mobilier de la villa abandonnée.

— Rien ! dit Ralph, découragé.

— Non, rien ! corrobora son compagnon stupéfait. Les coquins se sont mis à l'abri !

Ils n'avaient plus qu'à se retirer. Ils gagnèrent la porte de derrière par où le chauffeur s'était sauvé.

Machinalement, Ralph regarda à terre et, soudain, poussa un cri.

Sur le sol de la chaussée, il venait d'apercevoir le double sillon qu'y avait tracé l'auto de Blake.

— Regardez ! cria-t-il au chauffeur. L'auto qui l'a fait ne doit pas être loin. Peut-être aurons-nous la chance qu'il nous indique la direction qu'ils auront prise !

Ils revinrent rapidement vers leur voiture et s'en furent à la recherche de Maud en suivant cette piste.

Ce fut alors que, brusquement, au moment où ils s'y attendaient le moins, ils rencontrèrent le « Rat » qui, obéissant à son chef, se rendait à River-Side pour surveiller la villa de M. Morton.

Ralph le reconnut aussitôt.

C'était un hasard singulièrement heureux qui mettait ainsi le malfaiteur sur sa route ! Aussi devait-il en profiter. Il sauta de l'auto et se mit incontinent à sa poursuite. S'il réussissait à s'emparer de lui, il le forcerait certainement à lui avouer l'endroit où Maud était séquestrée.

Mais l'autre, comme on l'a vu, l'avait aperçu et s'était enfui à grand renfort de coups de pédale.

Songer à le rattraper était inutile. Il n'essaya pas. Au bout de cinquante mètres, il s'arrêta, essouffé, reconnaissant son impuissance.

Il fallait trouver un autre moyen.

Ralph avait un esprit d'initiative extraordinairement développé. Il en avait souvent déjà donné des preuves. Sans hésiter un instant, abandonnant sa poursuite, il grimpa au sommet d'un hêtre élevé qui se trouvait non loin de lui.

Sa tactique fut vite couronnée de succès.

L'arbre dominait le petit bois. Il vit le « Rat »

en sortir, s'éloigner hâtivement sur la route, puis s'arrêter devant une villa où il pénétra, non sans avoir jeté un rapide coup d'œil autour de lui, pour s'assurer qu'il n'était pas suivi.

Ralph était fixé.

Le bandit avait raison : avec un gaillard de cette trempe, il fallait s'attendre à tout !

Quelques minutes plus tard, en effet, celui-ci arrivait à son tour au repaire des bandits.

Dissimulé dans un massif, derrière le cottage, le jeune homme vit, tout à coup, une fenêtre s'ouvrir et Maud y apparaître, cherchant à se sauver, puis la malheureuse disparut, brutalement tirée en arrière par quelqu'un qu'il n'apercevait point.

— Les misérables ! s'exclama-t-il avec désespoir. Ils ont éventé sa fuite !

Il s'agissait pourtant de parvenir jusqu'à elle sans perdre un instant.

Mais comment ?

Par la porte ? Impossible. Ses adversaires devaient être en force.

Ils lui barreraient facilement le chemin.

Alors une idée soudaine lui vint : il courut vers l'auto.

— Avez-vous quelque chose qui coupe ? demanda-t-il au chauffeur. Vite, vite, donnez ! Pour toute réponse, celui-ci lui tendit une pince qu'il était en train de ranger dans sa boîte à outils.

Ralph la saisit, et se hâta de revenir sur ses pas.

Avec une agilité surprenante, il grimpa au poteau auquel étaient attachés les fils télégraphiques.

Arrivé en haut, il se maintint solidement par une main, puis de l'autre, trancha un de ceux-ci.

Se pendant dans le vide, à la force des poignets, il prit son élan avec un pied, se balança quelques instants en augmentant peu à peu la course de ce pendule improvisé, puis, lâchant tout à coup les mains, se lança d'un tour de reins et parvint sur le rebord de la fenêtre.

Ouvrir celle-ci fut pour lui un jeu d'enfant. Il était dans la place.

Il regarda autour de lui et demeura cloué de stupeur et de colère.

La pièce était vide.

Qu'était devenue Maud ?

Blake, de son côté, n'avait pas attendu naturellement qu'on vint les cueillir au nid.

Tandis que Ralph allait chercher l'outil dont il avait besoin, lui et ses complices avaient entraîné leur prisonnière dans l'auto qui avait filé à toute allure.

Et, comme leur adversaire pénétrait dans la villa par une fenêtre du premier étage, ils la quittaient par la porte.

En se penchant, le jeune homme put les voir s'éloigner rapidement.

— Quel malheur ! Je suis venu trop tard ! gronda-t-il avec désespoir. Ils l'enlèvent !

Il ne prit pas la peine d'ouvrir les autres chambres. Elles étaient fermées à clef et il eût fallu enfoncer les portes.

A quoi cela eût-il servi ?

Il descendit de la même façon qu'il était monté, en se suspendant de nouveau aux fils télégraphiques.

Un instant plus tard, il était sur le sol.

Courir à pied après l'auto qui disparaissait au loin dans un nuage de poussière était inutile. Aller chercher sa voiture qui, avec le chauffeur, était arrêtée à deux cents mètres de là était perdre un temps précieux.

Une torpédo venait à sa rencontre, sur la route.

Avec de grands gestes, il la fit stopper :

— Cent dollars pour vous, cria-t-il au mécanicien, si vous me prêtez votre machine ! Il faut absolument que je rattrape une jeune fille que des malfaiteurs ont séquestrée...

— Montez ! répondit simplement l'homme.

— Vous avez dû voir passer une limousine ? C'est elle... Si vous la rejoignez à temps le pourboire sera double !

— Compris !

Ralph sauta près du chauffeur et celui-ci, alléché par l'importance de la prime, se mit en devoir de la gagner.

Ce fut une course effrénée.

La limousine avait de l'avance et, conduite par la main experte de Blake, filait bon train : il n'était pas certain que la torpédo parviendrait à lutter longtemps de rapidité avec elle.

— Plus vite ! criaient Ralph, trépignant d'impatience.

L'aventurier s'aperçut-il, alors, qu'il était suivi ? Voulut-il dépister ses adversaires, ou, simplement, gagner du temps en prenant un chemin de traverse ?

Il abandonna la grand-route et s'engagea dans une allée couverte qui s'ouvrait sur un des côtés de la forêt qu'il venait d'atteindre.

C'était une pente assez rapide.

La limousine, accentuant encore son allure bondissait et les cahots ballottaient en tous sens les voyageurs qui se demandaient avec effroi si les ressorts n'allaient point se briser.

Tout à coup, Blake poussa un juron, la main sur son volant, puis freina si brusquement que la voiture eût patiné sur ses roues et se fût retournée sur elle-même, s'il ne l'avait solidement maintenue de ses poignets de fer.

A quelques mètres plus loin s'ouvrait un précipice que l'on n'apercevait que lorsqu'on était presque sur le bord.

— Diable ! murmura-t-il, frissonnant malgré lui. Un peu plus...

Faisant machine en arrière, il regagna la grand-route et repartit à une allure folle. Mais, pour induire en erreur ceux qui pouvaient le poursuivre, il eut soin de lancer son auto sur le contre-bas gazonné.

De cette façon, si l'on s'avisait de suivre les traces des roues, on s'engagerait dans le chemin couvert.

Ce fut, en effet, ce qui se passa.

Ralph, parvenu à l'allée, arrêta sa voiture, explora du regard les environs, examina la piste

et, ne doutant point de la direction qu'avait prise la limousine, y pénétra à son tour.

Soudain, il eut un sursaut terrible.

L'auto arrivait sur le bord du ravin. Il était trop tard pour l'arrêter. Elle fit un bond formidable et fut précipitée dans le vide.

### III. — Les deux lettres

Ralph n'avait point quitté depuis une demi-heure M. Morton, et celui-ci s'inquiétait déjà de n'avoir aucune nouvelle de lui, quand on frappa à la porte de son cabinet de travail et John apparut, lui tendant un petit plateau d'argent.

— Voici une lettre qu'on ma recommandé de remettre immédiatement à Monsieur !

Un peu intrigué, l'industriel fit rapidement sauter l'enveloppe.

Elle contenait deux feuilles de papier.

Il les déplia d'une main fébrile, mais il n'avait pas commencé sa lecture qu'il tressaillait profondément et manifestait la plus grande émotion.

L'une était le billet écrit par sa fille sous la dictée de Blake ; quant à l'autre, c'en était un de l'aventurier lui-même.

Voici ce qu'il contenait :

*Monsieur Morton,*

*Nous vous rendrons votre fille Maud contre le versement de la somme de vingt mille dollars.*

*Un de mes hommes vous retrouvera au parc Oakdale dans la clairière qui est à cent mètres du Sentier du Ravin.*

*Nous vous engageons à venir seul. Prévenir la police, ce serait exposer la vie de notre prisonnière, car toutes nos précautions sont prises.*

La lettre n'était pas signée.

M. Morton se tourna vers le valet de chambre qui attendait, impassible.

— Qui a apporté cela ? demanda-t-il.

— Un homme, comme je l'ai expliqué à Monsieur, quelque chose comme un commissionnaire.

— Il n'a rien dit de plus ?

— Non, monsieur !

— Bien.

Il se leva brusquement et ordonna :

— Mon chapeau... Mon manteau.

— Mais... hasarda le domestique, l'auto de monsieur n'est pas revenue.

— N'importe... Je trouverai facilement un taxi.

Il alla à son coffre-fort, y prit une liasse de bank-notes et, l'ayant serrée dans sa poche, sortit.

— Il a sûrement des nouvelles de Mademoiselle, murmura John, en le suivant des yeux. En voilà des histoires ! Le pauvre homme, il ne méritait pas tout cela ! Si j'y avais pensé, ajouta-t-il, je lui aurais proposé de l'accompagner. C'eût été plus prudent !

Le parc Oakdale était situé en pleine campagne, à une centaine de kilomètres de New-York.

Ce mot de *parc*, en Amérique, ne correspond pas tout à fait à l'idée que nous pourrions nous en faire de l'autre côté de la « Mare aux harengs ».

Il désigne quelque endroit où la nature a prodigué ses caprices naturels, rassemblant les uns à côté des autres des lacs, des rochers, des

grottes et des bosquets, pouvant ainsi servir de lieu de promenade.

L'exemple le plus typique est le Parc National de Yellowstone, dans le territoire de Wyoming, qui réunit des curiosités extraordinaires, physiques et géographiques, conservées soigneusement dans un but à la fois d'agrément et de science, et qui attire, chaque année, les touristes par milliers.

Le parc Oakdale n'avait rien de tout cela, quant au reste. C'était un lieu assez pittoresque, mais désert, et nul autre ne pouvait se prêter mieux aux sombres manœuvres de Blake.

Après avoir échappé à la poursuite de Ralph, et mis Maud dans un lieu sûr, en attendant de décider de son sort, il avait résolu d'opérer le plus tôt possible la hardie substitution qu'il avait conçue.

Laisant sa prisonnière sous la garde de Jim, une brute qui ne badinerait point avec l'ordre d'étrangler à la première tentative d'évasion, il s'était rendu avec Betty, au rendez-vous indiqué à M. Morton.

Il se dissimula avec elle dans un fourré et attendit l'arrivée de l'industriel, tandis qu'à quelque distance de là, l'œil au guet, le « Rat » veillait à ce que nul importun ne vint troubler une scène qui promettait d'être émouvante.

Blake était bien certain que, dans la joie de retrouver sa fille, et craignant pour sa vie, M. Morton n'avait pas prévenu la police.

Il regardait, une dernière fois, Betty des pieds à la tête :

— Parfait ! murmura-t-il, satisfait. Avec ce manteau de fourrure et cette toque, il est impossible de voir que tu n'es point miss Morton. Jusqu'à votre taille qui est identique...

Il ne put réprimer un sourire narquois :

— Ma parole, ricana-t-il, on dirait que vous êtes deux sœurs jumelles !

Sa compagne, très préoccupée par le rôle scabreux qui lui était dévolu, ne remarqua pas l'expression énigmatique du personnage.

Celui-ci, d'ailleurs, reprit bien vite son sérieux et recommença, pour la sixième fois, ses mêmes recommandations qu'elle n'écoutait que d'une oreille distraite :

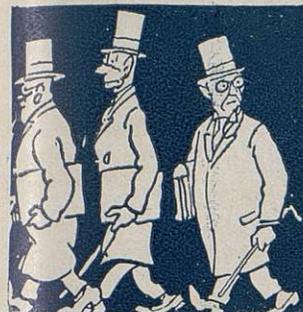
— Betty... tu sais bien ce que tu as à faire, hein ? Il s'agit de ne pas rater ton entrée !... Tu te jettes dans les bras de ton père, et tu es si émue, que tu ne trouves pas un mot à lui dire. Le reste, je m'en charge...

Un bruit de moteur l'interrompit.

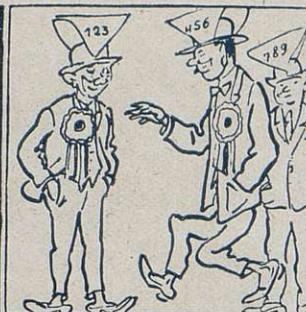
M. Morton arrivait.

Il descendit péniblement de l'auto qui l'amenait, tant l'angoisse le faisait trembler. Puis, ayant renvoyé la voiture à une certaine distance de là, attendit livide et le cœur battant, en se promenant de long en large dans la clairière que Blake lui avait indiquée, à une centaine de pas d'un chemin étroit qu'une plaque blanche dénommait « Sentier du Ravin », sans doute parce qu'il conduisait à une de ces crevasses profondes qu'on appelle *canons* dans le pays, et où jaillissait un petit geyser naturel.

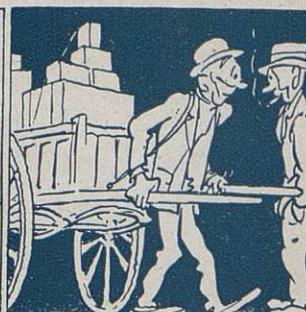
# Cinéma Actualités



La délégation allemande arrive à Londres avec de noirs projets... Mais n'est-ce pas une bonne occasion, puisqu'ils sont à Londres, de les faire blanchir?...  
— Ça te rend bien gai cette promotion de Maréchaux.  
— Oui, mon vieux, ça doit nous rappeler en cette période de conseils de revision, que chaque conscrit a dans sa giberne un bâton de maréchal!...



— Tiens, tu déménages ?  
— Oui, ça fait bientôt un an que je déménage un peu tous les jours les stocks américains, pour aider M. Emmanuel Brousse!...



— Allons, ma fille, qu'y a-t-il encore ? pourquoi pleurez-vous ?  
— Monsieur vient de me dire : « Vous pouvez vous vanter d'être photogénique!... »



SUPPOSITIONS FILMÉES  
Si l'Allemagne avait vaincu les Alliés, voilà comment elle aurait accueilli les contre-propositions, en admettant qu'elle les ait attendues...



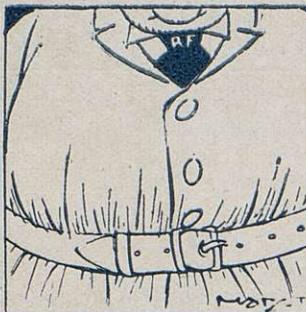
LA REINE DES PROVINCES  
(Série supplémentaire)  
L'Anthropophage, née à Bokoko, en... ?... de père et mère albinos. Taille 1 m. 96.



— Comment, tu tournes avec Machin que tu détestes ?  
— Oui, mais heureusement, je joue un chef Inca qui le tue au premier épisode.



On nous annonce l'utilisation prochaine du Ciné dans l'enseignement professionnel. Bravo !  
Il s'en fallait de si peu pour qu'il n'enseignât leur métier qu'à des gens mal inspirés.



LE BUDGET  
Après bien des essais, nous renonçons à mettre au point.  
L'Ecran est décidément trop petit... et celui de Gaumont-Palace, lui-même, ne serait pas assez grand!



COMPENSATION  
— Comment, tu tournes avec Machin que tu détestes ?  
— Oui, mais heureusement, je joue un chef Inca qui le tue au premier épisode.

Il faudra voir

PROGRAMME

DU

8

AVRIL

UN TRÈS BEAU  
FILM FRANÇAIS

# MAITRE EVORA

Conçu et interprété par

RÉGINA BADET



Adapté et mis en scène par GASTON ROUDÈS

En location aux :

**CINÉMATOGRAPHES HARRY**

158 ter, Rue du Temple, 158 ter

Téléphone : ARCHIVES 12-56

PARIS

Adresse télégr. HARRYBIO-PARIS

RÉGION DU NORD

23, Grand'Place  
LILLE

RÉGION DU MIDI

4, Cours St-Louis  
MARSEILLE

SUISSE

1, Place Longenalle  
GENÈVE

RÉGION DU CENTRE

6, Rue de la Charité  
LYON

RÉGION DE L'EST

106, Rue Stanislas  
NANCY

RÉGION du SUD-OUEST

20, Rue du Palais-Gallien  
BORDEAUX

ALSACE-LORRAINE

15, Rue du  
Vieux-Marché-aux-Vins  
STRASBOURG

BELGIQUE

97, Rue des Plantes  
BRUXELLES

## LA FLÉTRISSURE

Film PATHÉ

Hélène Noirtier, demeurée seule auprès d'une vieille servante qui l'a élevée, apporte toute sa candeur et sa bonne foi à l'aveu de son premier amour. Celui qui l'a inspiré, James Merson, jeune peintre déjà célèbre, s'attarde volontiers au charme printanier de cette idylle, et la beauté d'Hélène lui a inspiré un chef-d'œuvre, *La Vierge aux Lys*.

Mais les obligations de sa vie d'artiste le rappellent à Paris, où il oublie bientôt le roman ébauché, tandis que les commères, scandalisées d'avoir vu Hélène poser pour un peintre, répandent des calomnies sur son compte, et l'hostilité du village oblige la jeune fille à chercher un autre refuge.

Elle va trouver James Merson, espérant que sa présence réveillerait son amour. Mais la renommée ne va pas de pair avec la solitude. Le spectacle de l'orgie au milieu de laquelle elle retrouve son ami, la fait fuir, abandonnant tout espoir de regagner son amour.

Si la lutte pour la vie est un dur problème pour tous dans les grandes villes, pour une jeune fille isolée, ce problème devient souvent une angoissante alternative : la famine ou le ruisseau. Hélène, à demi mourante de faim, est un soir cueillie par un agent de la police des mœurs, qui l'accuse d'accoster les passants. Condamnée à un mois de prison, elle va trouver son juge, essaye de se justifier, parle avec l'éloquence d'un désespoir sincère, et émeut l'écrivain Georges de Wenbourg, un ami du juge, qui la recueille et, généreusement, la traite avec le même respect que si elle était sa fille, bien que la beauté de la jeune fille ait troublé son cœur.

L'écrivain vient d'achever une pièce, *La Fille du Texas*, et l'idée lui vient d'essayer

de faire jouer à sa jeune protégée le rôle principal. C'est une révélation. A la répétition générale, Hélène est vivement applaudie et quelqu'un, dans la salle, assiste à son triomphe. C'est James Merson. Les cendres



CLICHE PATHÉ

DOLORÈS CASSINELLI, dans *La Flétrissure*

du passé se raniment. Hélène, affectant l'indifférence, se joue de l'amour de celui qui, jadis, la dédaigna, éprouvant une joie méchante à le voir souffrir comme il la fit souffrir.

Mais de Wenbourg ne se laisse pas prendre à ce jeu ; il comprend qu'Hélène aime toujours James Merson et amène, habilement, le dénouement heureux qui désarmera ces deux cœurs.

# MADemoiselle DE LA SEIGLIÈRE

d'après le roman de Jules SANDEAU

Mise en scène d'ANTOINE, assisté de M. DENOLA.  
MM. René GUICHARD et E. GAVEAU, opérateurs.

**PATHÉ, Éditeur**

## DISTRIBUTION :

<i>Hélène de la Seiglière</i> . . . . .	MME HUGUETTE DUFLOS.
<i>La Baronne de Vaubert</i> . . . . .	MME CATHERINE FONTENEY.
<i>Raoul de Vaubert</i> . . . . .	M. ESCANDE.
<i>Jasmin</i> . . . . .	M. GRANVAL, de la Comédie-Française.
<i>Le Marquis de La Seiglière</i> . . . . .	M. HUGUENET.
<i>Bernard Stamply</i> . . . . .	M. JOUBE.
<i>M<sup>e</sup> Destournelles</i> . . . . .	M. CHARLES LAMY.

Le marquis de la Seiglière, le père de l'héroïne, est une des figures les plus originales, les plus intéressantes et en même temps les plus vraies qu'on puisse rencontrer. Il s'est endormi en quittant la France et ne s'est réveillé qu'au retour de ses rois légitimes ; pour lui, l'abolition des privilèges, l'égalité devant la loi sont des billevesées auxquelles il n'ajoute pas foi. Aussi, bien que pendant son absence du territoire français, ses biens aient été vendus comme biens nationaux et achetés par son fermier, il trouve tout naturel qu'à son retour, le père Stamply les lui restitue, et il croit faire acte de grande bonté en lui accordant la jouissance d'un coin du château.

Mais, si le marquis n'a pas su profiter des leçons de l'exil, il n'en est pas de même de sa fille Hélène. Sérieuse avant l'âge, instruite à la rude école de l'adversité, elle ne se méprend, ni sur la révolution définitive qui s'est opérée en France, ni sur le dévouement, la loyauté et le désintéressement du brave Stamply qui, elle le sait bien, n'était pas du tout obligé d'agir comme il l'a fait. Aussi l'entoure-t-elle d'égards et de soins, et fait-elle de son mieux pour le consoler de la perte de son fils Bernard, enseveli sous les glaces de la Bérézina.



HUGUETTE DUFLOS  
CLICHÉ PATHÉ

Mais le bonhomme succombe bientôt, usé par l'âge et la douleur. Au château sont venus habiter, avec le marquis de la Seiglière, une certaine comtesse égoïste et rusée, Mme de Vaubert, qui nourrit l'espoir de marier son fils Raoul avec Hélène, et le type de l'avocat madré, malgré sa roture, n'a pas craint de jeter les yeux sur Mme de Vaubert. Il s'est fait dédaigneusement éconduire, et il a juré de se venger.

L'occasion ne tarde pas à se présenter. Un beau matin, un jeune officier arrive au château et demande à parler au marquis. On l'introduit et on reconnaît Bernard, le fils du malheureux Stamply, qui raconte la manière miraculeuse dont il a échappé à la mort.

Destournelles comprend aussitôt qu'il tient dans ses mains l'instrument de sa vengeance ; il raconte à Bernard la façon indigne dont le marquis a reconnu le désintéressement de son père, et il lui fait entendre que, par le seul fait de son existence, est annulée la donation faite par Stamply au marquis de la Seiglière. Tant qu'il n'a pas vu Hélène, Bernard se prête docilement à tous les projets de Destournelles ; mais bientôt, l'amour le plus sincère et le plus profond l'engage à ratifier la conduite de son père. Mais Des-

tournelles ne s'endort pas. Pendant que les deux jeunes gens se livrent, pleins de candeur et de joie, aux doux épanchements, aux charmes exquis de la plus tendre idylle, survient un homme de loi qui, à la requête de Bernard, somme le marquis de la Sei-

tournelles a abusé de l'ignorance de Bernard en matière judiciaire ; celui-ci court chez un notaire et signe un désistement complet de tous ses droits sur le château de la Seiglière. Dès lors : Hélène lui rend son amour, et le vieux marquis est bien



CLICHÉ PATHÉ

ROMUALD JOUBÉ ET HUGUETTE DUFLOS

glère d'avoir à quitter au plus tôt le château, pour le livrer aux mains de son légitime propriétaire, le fils du père Stamply. Hélène eût préféré la mort à l'humiliation d'avoir pu aimer un seul instant le perfide auteur de cet acte de brutalité sauvage. C'en est fait ; son cœur est désormais mort à l'amour, et elle épousera Raoul de Vaubert. Heureusement, tout s'explique. Des-

obligé de céder à la prière de sa fille, qui lui demande de bénir son union avec Bernard. Nous avons esquissé la donnée générale de cette œuvre. Ce que nous n'avons pu rendre, c'est la grâce, la vérité d'observation, l'exactitude et la fraîcheur des peintures, le piquant des détails et enfin le parfum de jeunesse et d'amour répandu dans ces tableaux émouvants et rapides.

**VOUS APPLAUDIREZ PROCHAINEMENT**

dans tous les Cinémas

**PATHÉ**

Un Chef-d'œuvre du Film Français

# LES TROIS MASQUES

Inspiré du drame de Charles MÉRÉ

Scénario et mise en scène de Henry KRAUSS

INTERPRÉTÉ PAR

Le Célèbre Mime

**GEORGE WAGUE**

M. Henri ROLLAN — M<sup>mes</sup> BARBIER-KRAUSS et G. AVRIL

ET

**HENRY KRAUSS**

dans le rôle du Signor della Corba

Société Cinématographique des Auteurs et Gens de Lettres

## LA PLUS JOLIE FILLE DU QUARTIER

APRÈS le concours de la plus jolie femme de France, après le concours de la Reine des Provinces, organisés, l'un et l'autre, par *Le Journal* et filmés par l'Eclair, nous venons de suivre pendant une semaine les séances de prise de vues, en public, d'un très original concours de : "La plus jolie Fille du Quartier" organisé par M. Vaël.

Cette innovation fait plaisir à de nombreuses jeunes filles qui rêvaient de tourner, d'apparaître triomphalement à l'écran et qui voient ainsi leur rêve brièvement réalisé.

Voilà comment s'organisent, se font et se jugent ces concours.

Pendant une semaine, le directeur d'un cinéma qui a pris date avec l'opérateur de prise de vues, annonce à sa clientèle que la semaine suivante aura lieu le concours public de la plus jolie femme du quartier, et que toutes les jeunes filles qui voudraient concourir sont invitées à se faire inscrire au contrôle, gratuitement.

Les concurrentes sont classées par ordre d'inscription, les 8 ou 10 premières sont inscrites pour le premier soir, et les suivantes sont réparties sur les autres jours de la semaine.

Le vendredi, jour de changement de programme, l'effervescence parmi la jeunesse du quartier se manifeste bruyamment.

Jeunes filles et jeunes gens viennent pour applaudir leurs jeunes sœurs que les succès de l'écran ont éblouis. Ils viennent aussi pour voir celles qui osent prétendre au titre de la plus jolie fille du quartier. Gare à elles, les malheureuses, si elles se sont regardées trop complaisamment dans un miroir dont elles n'ont pas su comprendre la sincérité.

Sur la scène, une toile de fond comme chez tous les photographes. En face, un appareil de prise de vues, et, à droite et à gauche, deux batteries puissantes de

lampes à arcs. La concurrente paraît, habillée, comme elle l'a jugé à propos. Très éclairée elle entre et regarde de face l'appareil de prise de vues. Puis elle se tourne lentement de profil à droite, de profil à gauche, sourit le plus gracieusement possible... et s'en va.

Ce sourire, c'est l'écueil de ce concours. Par lui on saura si le sujet est gracieux, intelligent ou... insignifiant. C'est ce sourire qui éclairera la beauté. C'est lui qui

provoquera les applaudissements ou fera partir du fond de la salle, telle une flèche acérée, la raillerie, un peu cruelle parfois.

La semaine suivante on projette en public, séries par séries, les films qui ont été ainsi tournés, et c'est le public seul, à qui ont été distribués des bulletins de vote, qui désigne par ses suffrages la première de chaque série, et l'élue entre les élues.

Suivons ces nombreux concours d'esthétique féminine qui sont de plus en plus à la mode.

A Madrid, un concours mondial de beauté, de toilettes et d'élégances se disputera au Palais de Glace, en novembre et décembre prochain.

De nombreuses concurrentes se sont déjà fait inscrire.

En Afrique a eu lieu dernièrement un concours de beauté entre les femmes de la Côte d'Ivoire et du Sénégal. Ce qui charme sur les rives du Niger ferait pouffer de rire sur celles de la Seine. Tout, dans la vie, n'est que relatif : la beauté, comme l'élégance. Que cela console celles qui ne sont pas élues, car elles auront toujours pour elles les affectueux suffrages de ceux qui les aimeront.

Dans la vie, jolies filles de votre quartier, sachez que ce sont les seuls suffrages qui comptent.

V. GUILLAUME DANVERS.



L'Elue du Quartier des Quinze-Vingt.  
(Cinéma Rambouillet)

## ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— Tom Moore et son directeur Victor Schertzinger sont arrivés à New-York pour prendre quelques scènes de *Made in Heaven* qui nécessitaient ce déplacement. Ils seront de retour à Gulver City dans une semaine.

— Remarqués à Los Angeles, au Wissean Theater à la première de *The mark of Zorro*, interprété par D. Fairbanks :

Doug, le sourire aux lèvres, Mary, vêtue d'un merveilleux manteau d'hermine, occupaient une loge très en vue avec Mme Charlotte Pickford en noir, fleurie d'orchidées, Mr et Mme Thomas Ince, cette dernière en vert émeraude, les cheveux constellés de diamants, Mr et Mme Jesse Lasky, Mr et Mme H. B. Warner, Pauline Frédérick, portant un splendide chapeau vert, importation directe de Paris, Bebe Daniels (Lew Cody ne devait sûrement pas être loin) et sa mère, Gloria Swanson et son mari, Elliott Dexter, Louise Glaum, en robe argent et renard noir, Viola Dana escortée de « Winnie » Sheehan, vice-président de la Fox-Film, Lew Cody (enfin) et Jack Pickford, Tony Moreno qui accompagnait une très jolie inconnue, en marron et or, Sir Gilbert, Lady Parker, Mme Elinor Glyn, Mr et Mme Wallace Reid avec Mr et Mme William Desmond, Katherine Mac Donald, et enfin Mack Sennett.

— Griffith chercherait à se rendre acquéreur d'un terrain sur Broadway, il serait déjà entré en négociations. Il y bâtirait son propre théâtre.

— C'est Paul Iribe, ancien collaborateur de Poiret qui a conçu les décors artistiques de « Five kisses » ou *The affairs of Anatol* (le titre n'est pas définitif) de Cecil B. de Mille.

— Alice Joyce vient de compléter au studio Vitagraph *Her lord and master*, sous la direction d'Edward José, ex-metteur en scène de *Sarah Bernhardt*.

— Elsie Ferguson porte dans son dernier film *Sacred and profane love*, les plus délicieuses créations des grands couturiers parisiens

— Tom Moore, premier mari d'Alice Joyce, vient de se fiancer à Renée Adorée, la jeune artiste française qui interpréta le principal rôle de *Les plus forts*, de G. Clemenceau. — Irène Castle produira 4 films dans le courant de cette année.

— Louise Huff qu'on a pu voir en France avec Jack Pickford, vient d'avoir un petit garçon, elle ne reprendra son travail qu'au printemps Louise Huff était veuve et déjà maman d'une petite fille, Marie-Louise. Elle s'était remariée dernièrement à Edwin Stillman, millionnaire new-yorkais.

— Samuel Goldwyn a donné, il y a une semaine une représentation privée de *The Kid*, interprété par C. Chaplin. Étaient présents : C. Chaplin, Elinor Glyn, Mabel Normand, Elsie Ferguson, Will Rogers, Sir Gilbert Parker, gouverneur Morris.

Pour terminer la projection, Mr Goldwyn fit un discours très élogieux sur le film et l'artiste.

— On annonce les fiançailles de Carmel Myers et d'Isodore B. Komblum.

— Billie Rhodes, veuve depuis plusieurs années de Bill Parsons, vient de se remarier au journaliste Bill Joberman.

— *Velvet Fingers*, histoire d'escroqueries, sera interprété par Marguerite Courtot et George B. Seitz, tous deux très remarqués en France dans *Globe-trotter par amour*.

— La prochaine grande production Goldwyn est intitulée *The water lily*.

— Miriam Mac Donald, sœur de Katherine Mac Donald et de Mary Mac Laren, vient de faire ses débuts à l'écran.

— Natalie Talmadge est fiancée à Buster Keaton. La demande en mariage et la réponse se sont faites télégraphiquement. Natalie Talmadge, sœur de Constance (Mme Pialoglo) et Norma Talmadge (Mme Schentz) est maintenant fiancée à Buster Keaton, plus connu en France sous le nom de Malec, et partenaire de Fatty dans les inénarrables comédies de celui-ci, qu'édite Super-Film.

— M. Léon Mathot est attendu aux Etats-Unis, on annonce son arrivée très prochaine.

— Mary Pickford a cédé le scénario de *The millionaire Kid*, à Gladys Walton, la très jeune star d'Universal.

— Douglas Fairbanks s'est cassé un doigt pendant la réalisation de *The nut*. De plus, il aurait retardé son départ pour l'Europe, et aurait renoncé à tourner *Les Trois Mousquetaires* en France et en Angleterre.

— Le prochain film de Charles Ray *The old Swimmim hole* n'aura aucun sous-titre.

— Grace Darmond abandonne le ciné-roman et est engagée par Paramount.

— Theda Bara, après une longue absence, reprendra d'ici peu son travail.

— Assisté de son ancien directeur, Algreen, Jack Pickford mettra en scène le prochain film de sa sœur Mary. Cette dernière est l'auteur du scénario de ce film.

— L'Amérique connaît en ce moment un grave mouvement cinématographique. Outre le changement complet du genre des scénarios (les grandes firmes Goldwyn, Paramount, s'étant assurés les œuvres d'auteurs célèbres, Rupert Hughes, Sir Gilbert Parker, Nestor Glyn, etc.) plus de West et de saloon-bar, un grand danger menace les vedettes. Il est, en effet, question de les supprimer. Quelques-uns affirment qu'elles sont indispensables, d'autres qu'elles sont coûteuses et relèguent trop au second plan les artistes qui les entourent.

Les grandes Compagnies commencent à lancer des films à *all star cast* (1).

Ce système est-il bon ? Certes ! mais l'autre l'est de même

(1) *All star cast* distribution comprenant plusieurs étoiles.

Dans le « all star cast », le grand avantage est de voir jouer les rôles secondaires par de bons acteurs, mais la distribution n'est bien notée que si les étoiles sont au moins au nombre de huit. Huit personnages, donc une histoire compliquée, et nous en savons quelque chose, les Américains les réussissent assez mal,

« All star cast ? » Quels interprètes peuvent en faire partie ? Vous vous apercevrez que les affiches ne mentionnent aucun nom, et ce n'est que le programme en mains, que vous vous ferez à peu près l'idée de ce que vous allez voir.

Et Griffith, me direz-vous, ne fait-il pas de même ?

Assurément, mais son nom seul est une garantie.

Le deuxième système a, lui aussi, ses bons et mauvais côtés. Suivant votre humeur, vous choisirez comme spectacle un film de Mary Pickford, Norma Talmadge, Sessue Hayakawa, Tom Moore ou Douglas Fairbanks, sachant d'avance ce qu'il vous promet. Vous ne risquez pas de voir des artistes qui vous sont indifférents ou même antipathiques.

Mais il y a aussi la question du scénario qui est généralement fait d'après le type et les qualités de l'artiste et dont le but n'est que de les mettre en valeur. On obtient ainsi une histoire vide d'intérêt et excessivement banale.

Mais les exceptions confirment la règle. Dans certains « all star cast », les scénarios sont très faibles, alors que dans des films ordinaires ils sont tolérables.

Les étoiles de cinéma sont-elles réellement trop payées ?

Y a-t-il vraiment des raisons plausibles expliquant des gains de 2.000, 3.000, 5.000 dollars par semaine ?

Après examen, les producteurs américains reconnaissent que les salaires des principaux interprètes sont trop élevés.

Le succès d'un film dépend-il du nom de la vedette ? Cette dernière vous répondra invariablement que sa renommée le facilite. Le producteur, lui, affirmera qu'un bon film se passe aisément de telle ou telle interprétation et que, de ses seuls mérites, dépend sa carrière.

L'un et l'autre ont raison.

Mais il n'en est pas moins vrai que de nombreuses étoiles se trouvent sans travail. Citons Emmy Weplen, Lillian Walker, Billie Burke, Lillian Gish, Emily Stevens, Claire Whitney.

Jack Pickford et Maë Murray protestent contre de tels agissements.

Maë Murray déclare que si la menace se fait plus proche, elle est prête à fonder sa propre compagnie.

Dorothy Gish affirme que le public continuera à réclamer ses favorites.

Voici un problème intéressant, mais difficile à résoudre.

Pour moi, j'ai jugé les deux méthodes, j'en connais les avantages et les inconvénients. Messieurs les producteurs, donnez-nous quelques « all star cast », mais laissez-nous les stars.

Réduisez les salaires, rien de plus juste, les artistes se plieront facilement à cette réforme si elle est générale.

SUZANNE CARRIÉ.

## ON NOUS ÉCRIT DE BRUXELLES

BELGIQUE. — La Belgique compte environ mille cinémas réguliers nom compris ceux des œuvres et patronages. Cela fait un cinéma par sept mille habitants et cela met la Belgique au deuxième rang en importance au point de vue nombre de salles proportionnellement au nombre d'habitants. Elle suit immédiatement les Etats-Unis qui comptent un écran pour quatre mille Yankees. Bruxelles et les faubourgs possèdent deux cents salles, souvent très luxueuses et ayant souvent avant Paris la primeur des nouveautés américaines et même françaises.

BRUXELLES. — Plusieurs salles nouvelles se sont ouvertes ces temps derniers : *Le Forum*, vaste palace populaire de 3.000 sièges, *Chaussée-de-Gand*; *Le Trianon*, rue Neuve, un salon confortable et doré, de 800 fauteuils. Près du boulevard du Nord, *Le Vieux Bruxelles*, en style 1830, original et vaste vaisseau et enfin le *Cinéma de la Monnaie*, très luxueux et très américain avec grandes orgues et présentation parlée des films en décors, costumes et artistes *ad hoc*. On parle de l'ouverture prochaine du *Winter Palace*, boulevard Max et de la conversion du Palais d'Été et des Messageries Vingend en palais de l'écran. La crise est ouverte, elle a nom pléthore.

LE FILM ALLEMAND commence à envahir le marché, sournoisement camouflé, modestement neutre, sans trade mark ni nom d'auteur, sans distribution. Nous avons visionné ainsi sous le titre *Quatre-vingt-treize*, la *Mme Dubarry* de Lübitsch avec Pola Négri. C'est une manière de chef-d'œuvre où la France est présentée sous des dehors pervers, mais il y a dans la mise en scène un incontestable effort d'art. *Carmen*, par contre, est une chose odieuse où la brutalité allemande se combine avec la furie espagnole en des excès regrettables. *La Dame sur le Volcan* est un pauvre film, mais *La Poupée* avec Mia Muy est un chef-d'œuvre d'humour et d'originalité, soyons justes. *La Maison de Brescia* est une reconstitution de scènes moyennageuses où Edda Vernon fait preuve d'un incontestable et puissant talent ; tout le film se passe dans une maison de prostitution tenue par le bourreau ! Il faut être allemand pour trouver ça ! Et tout cela ne fait que commencer.

ARTIE NIELSEN, la grande artiste danoise est actuellement en Hollande avec une tournée de music-hall où elle interprète un sketch artistique. On attend son arrivée à Bruxelles, sous peu au Palais d'Été.

ARMAND DUPLESSY.

## Un de nos lecteurs nous écrit :

« Puisque vous avez pris la courageuse initiative de permettre à vos lecteurs, donc aux amis du cinéma, d'exprimer librement leur pensée dans *Cinémagazine*, laissez-moi vous communiquer quelques réflexions que la lecture de votre dernier numéro n'a fait que renforcer.

Il faut jeter le cri d'alarme. La cinématographie est un art considéré encore comme inférieur par la plus grande partie de l'élite intellectuelle et artistique française. Si vous osez comparer « l'art muet », devant des lettrés ou des artistes, d'ailleurs de la plus entière bonne foi, avec la peinture, la musique, le théâtre, et même si vous appelez la cinématographie un art, vous passerez pour un fou ou pour soutenir un aimable paradoxe. D'où vient un semblable état d'esprit ?

C'est parce que le cinéma est actuellement en passe de devenir une industrie, une affaire commerciale. Et c'est parce que les exploitants ont imposé au public cette monstruosité du « programme-salade », qui change au surplus tous les vendredis, comme l'a très bien dit un de vos collaborateurs. De sorte que, lorsque par hasard il surnage dans l'inondation de fadaïses ou de sombres imbécillités dont nous sommes submergés, quelque film qui témoigne d'un effort de pensée et de réalisation artistique, il est fatalement assassiné, le mot n'est pas trop fort, quand on le présente au public. L'œuvre d'art, précédé du neuvième épisode du *Grand Jeu*, suivie de *Potiron fait la cour à sa belle-mère*, généralement accompagné d'une musique choisie. Dieu sait comment et plaquée au hasard (il y a quelques exceptions heureusement), peut-elle faire valoir ses plus belles qualités, émouvoir les spectateurs, quand on s'acharne systématiquement à détruire l'impression qu'elle peut laisser ?

Et quand bien même, car il y a une ou deux salles où, si l'on n'y supprime pas ces hors-d'œuvre de mauvais goût, on trouve cependant un essai d'accord musical, le spectateur apprécie l'œuvre qui lui est offerte, croyez-vous qu'il pourra la revoir avec plaisir et tâcher d'y intéresser ses amis ? Que non pas, huit jours suffisent bien pour voir un film ; après il est enterré pour toujours, et si vous avez chance de le revoir, ce sera dans une misérable salle de quartier, où alors il vaut mieux pour vous ne jamais pénétrer !

Je m'explique cette indifférence, ce mépris pour le cinéma de ceux qui cherchent à cultiver leur esprit. Je m'explique comment nos législateurs l'ont considéré, pour la taxe sur les spectacles, au même titre que le cirque ambulante et les piteuses des forains. C'est à vous, messieurs les exploitants, qu'il faut vous en prendre. Si vous ne changez pas radicalement ces mœurs barbares, le cinquième art sera bientôt entièrement déconsidéré, malgré les nobles efforts des Marcel L'Herbier, des Baroncelli et quelques autres chercheurs dont les belles œuvres me font, malgré tout, espérer. »

## Une de nos lectrices nous écrit :

« J'aime beaucoup le cinéma pour diverses raisons, dont les principales sont que je ne suis pas gênée par la voix des acteurs et que le théâtre n'y est pas rapetissé sur une scène ; la nature peut participer à la beauté d'un film, ce qui est une grande chose, mais je déplore l'extrême pauvreté des scénarios (en général, bien entendu, car il en existe de très beaux).

J'aimerais voir à l'écran certaines œuvres, pleines d'action et qui pourraient donner lieu, en même temps qu'à une interprétation de premier ordre, à une très belle mise en scène. Ce sont : *Le Roman d'un Roi*, suivi du *Service de la Reine*, de A. Hope ; *Le Moujon Rouge*, de la baronne Orey ; *Gnem*, de B. Wollès Howard ; *La Pierre de Lune*, de W. Collins ; *M. Pickwick*, de Dickens, *L'Épouse du Soleil*, de Gaston Leroux, et bien d'autres encore, qui vaudraient mieux que les inepties qu'on nous présente trop souvent. Peut-être a-t-on déjà tourné des films d'après ces livres, mais je ne les ai jamais vu annoncer. »

MME GÉDALGE, Paris.

## Les grandes firmes cinématographiques françaises

### L'ÉCLIPSE

La Société des Films *ECLIPSE*, qui possède une véritable bibliothèque de grands films artistiques et populaires, va intensifier sa production.

Après avoir obtenu de très gros succès avec *Le Dieu du Hasard* (Gaby Deslys, Harry Pilcer), *Le Droit de Tuer* (Christiane Vernon), *Une Brute* (André Nox), *Près des Cimes* (Christiane Vernon et Jean Dax), *Impéria, Tue-la-Mort*, avec René Navarre, *La Double Épouvante* (Christiane Vernon), *La Fleur des Indes*, avec Huguette Duflos, qui sortira le 18 mars ; *L'Eclipse* prévoit de véritables triomphes pour les œuvres qu'elle va présenter prochainement : *Le Falion*, *Le Traquenard* (Christiane Vernon), *Lily Vertu*, (Huguette Duflos), *L'Aventurier* (Christiane Vernon), *La Douleur Comédie* (Napierkowska), etc.

*L'ÉCLIPSE*, poursuivant son effort en faveur du film comique français, prépare une série de comédies avec *Chalumeau*. Pour *Chalumeau a peur des femmes*, déjà présenté aux Directeurs, on peut prévoir une très belle carrière.

A la demande de ses clients, *L'ÉCLIPSE* a réédité récemment *Forfaiture*, que Marivaux a passé 15 jours de suite. D'autres rééditions suivront qui, nous n'en doutons pas, auront le même succès. Entre autres : *Bouclette* (Gaby Deslys, Signoret, Harry Pilcer), *Madame Butterfly* (Mary Pickford), et des œuvres interprétées par les plus grandes vedettes internationales. ]

## Ce que l'on dit, Ce que l'on sait, Ce qui est...

### OLIVE THOMAS RESSUSCITÉE ?

LA *Chicago Tribune* nous parle en un long article de la ressemblance étonnante de la jeune étoile de l'*Universal Film Manufacturing Co.* à New-York, Gladys Walton et feu Olive Thomas.

Gladys Walton est une charmante jeune fille de dix-sept ans et la plus jeune étoile de la Compagnie Universal. Elle est admirée par tout le monde et son nom devient de plus en plus célèbre. Elle vient de tourner dans *Rich Girl, Poor Girl*, une version moderne de *Prince et Mendiant*, par Mark Twain, dans laquelle elle joue admirablement un double rôle.

### LA CAPITALE DU FILM.

Dans la partie sud de la belle Californie, tout près de l'Océan Pacifique et entourée de forêts et de montagnes pittoresques, s'élève Universal City, la capitale et le centre de la fabrication de films du monde entier. Cette ville a été fondée il y a dix ans, par M. Carl Laemmle, président de l'*Universal Film Manufacturing Co.* et a été baptisée du nom de la Compagnie à laquelle elle appartient ; elle compte à présent environ 20.000 habitants qui, presque tous, travaillent pour la Compagnie citée plus haut. Pendant les derniers mois, environ vingt firmes ont tourné des scènes à Universal City, entre autres Maurice Tourneur, William Fox, J. Parker Read, James Oliver Curwood, ainsi que le fameux comique français Max Linder, pour sa première production américaine *Seven Years Bad Luck*. Voilà une preuve, aussi bien pour la magnifique situation géographique de Universal City que pour toutes les excellentes installations les plus modernes facilitant la fabrication d'images vivantes. Nous y trouvons par exemple, une immense ménagerie contenant un grand nombre de magnifiques lions, tigres, léopards et toutes sortes d'autres fauves, ainsi que des singes, des chameaux, des éléphants, etc., etc.

L'activité à Universal City devient également de plus en plus grande. L'*Universal Film Manufacturing* y réalise en ce moment pas moins de 23 différents films. Cette Compagnie a 47 bureaux de vente aux Etats-Unis, plus que n'importe quelle autre firme, et ses films sont distribués dans tous les pays civilisés du monde entier.

M. CANUDO veut que le cinéma soit le septième art et que l'on appelle le metteur en scène l'écraniste.

Soit, nous voulons bien. Mais comment appellera-t-on le personnage de jour en jour plus nombreux qui, sans connaître le premier mot de la cinématographie, prend à son endroit des allures de protection hautaine, lui prodigue les conseils les plus saugrenus et parle à son sujet *ex-cathedra* ?

Nous proposons l'écranneur.

NOUS apprenons que Mlle Ginette Pierny « tournera » et « jouera » dorénavant sous le nom de Ginette Pan, que lui a trouvé notre distingué collaborateur A. Barrère.

## Ce que disent les Directeurs...

Au point de vue Taxes, si vous voulez intéresser le public au sort de la Cinématographie, il faut lui faire comprendre que, s'il paie sa place un prix relativement élevé, c'est à cause de toutes ces taxes. Il a donc intérêt à nous aider à les faire supprimer.

Dans cet ordre d'idées, la taxe dans les spectacles est arbitraire sur le chiffre d'affaires, et devrait être prélevée sur les bénéfices, car nous ne pouvons pas dire comme un commerçant, qu'une marchandise qui nous coûte tant, sera vendue tant. Nous achetons sans connaître le prix de vente, et il est illogique qu'un monsieur ayant 1.000 francs de frais, par exemple, et ne faisant que 800 francs de recettes, ait encore à payer des droits.

Je m'élève encore contre les exigences des auteurs et compositeurs de musique et sur le système de pourcentage. Je trouve que leurs agents abusent un peu des billets d'auteurs, que la Société des auteurs nous fait payer assez cher pour donner à ses agents des appointements suffisants, sans nous obliger à être privé à chaque séance de deux ou quatre places de premier choix.

Pour les films, nous nous mettons à dos toute une catégorie de gens qui trouvent que le cinéma est l'école du crime, etc. Ne pourrait-on faire des bandes intéressantes sans coups de revolver ou sans bandits ?

L'exploitation, en province, est très difficile, il faut faire l'éducation cinématographique du public, qui n'a souvent vu que les films en stock de cinémas forains, ce qui est, croyez-moi, la pire réclame pour lui. Nous avons à lutter contre les préjugés, et la diffusion bien comprise de *Cinémagazine* peut aider à y remédier dans une certaine mesure.

Dans cet espoir, je vous prie d'agréer, monsieur, mes bien sincères salutations.

F. MOBIHAN,  
Casino Montbard (Côte d'Or).

## PEITTE CORRESPONDANCE

Huguette. — 1° Non, Léon Mathot n'a pas joué au Français ; 2° Voyez pour sa date de naissance l'article qui lui est consacré dans notre numéro 5 ; 3° Oui, Léon Mathot est marié ; 4° Son adresse : 47, avenue Félix-Faure, à Paris.

Toinon, *Georgine et Salomé*. — Voyez ci-dessus. Magali. — *Mlle de la Seiglière* passe à partir de cette semaine.

Colombe Canals. — La question est à l'étude nous vous le ferons savoir par *Cinémagazine* dès que nous aurons la solution.

Un lecteur. — 1° Mars ou avril ; 2° Adresse de Biscot : Films Gaumont, Chemin Saint-Augustin, Carras-Nice. (Voir la suite page 29).

Ce que les Directeurs ont vu  
Ce que le Public verra

## CHEZ PATHÉ

LES TROIS MASQUES (de Charles Méré, mise en scène de M. Henry Krauss pour le compte de la Société Cinématographique des auteurs et gens de lettres). — On s'est décidé — il faut en féliciter M. Fouré — à sortir enfin les grands films tournés à la S. C. A. G. L. et qui, depuis des mois, étaient prêts à figurer dans les programmes de la firme Pathé et à y figurer, on peut le dire, très avantageusement. Parmi ces films — on me pardonnera cette indiscretion — se trouvent des œuvres remarquables tournées par Antoine, Krauss, Monca, Kemm, etc., tous gens de métier et tous artisans du cinéma français — œuvres remarquables, dis-je, dont la valeur incontestable prouve la vitalité du film français et assurera très nettement son brillant avenir.

C'est le dernier film tourné par Henry Krauss qui a été choisi pour ouvrir la série (M. Fouré peut aujourd'hui s'en féliciter...) et la présentation en a été faite dans la coquette salle de Pathé Palace qui se prête admirablement à ce genre de solennité. C'en était une. Aussi le Tout-Paris artistique et littéraire s'y était-il donné rendez-vous, en même temps que des hommes politiques notoires. J'ai, en effet, aperçu à côté de Georges Courteline et de mon vieux camarade Barrère, une Ex-Excellence qui, de tous ses yeux, regardait les sites magnifiques où se déroule l'action poignante de Méré. C'était M. Landry, l'ancien ministre de la Marine, qui venait revoir son pays natal.

Présentation parfaite et dont le succès fut considérable. Vous connaissez l'œuvre admirable de Méré. Elle paraissait difficile à réaliser au cinéma, Krauss s'en est tiré en véritable artiste. De lui, on peut dire, en effet, qu'il ne découpe pas un scénario, mais qu'il le cisèle. Tous les écueils, il a su les éviter, prouvant ainsi sa connaissance approfondie du cinéma avec ses possibilités et ses impossibilités.

Pour la réalisation de son « chef-d'œuvre », le terme n'est pas trop fort, Krauss avait évidemment choisi comme décors les merveilleux paysages de Corse.

En Corse, il a trouvé des sites incomparables, véritable enchantement pour les yeux et qui, à eux seuls, seraient capables de tenir le public en haleine pendant plus d'une heure et demie.

L'action dont on sait toute l'originalité et l'effet intense au théâtre, a gagné encore, si possible, à l'écran. Aussi la présentation des *Trois Masques* fut-elle un triomphe et un triomphe mérité.

Jamais, en effet, je n'ai constaté semblable unanimité dans l'accueil fait à un film, et dans les louanges qui le célébrèrent.

Et maintenant, que dire des interprètes : Krauss, qui ne se contente point de la tâche

formidable d'adaptateur et de metteur en scène, interprétait en même temps don Cordoba. Il y fut ce qu'il sait être : l'un de nos plus fins comédiens, l'un de nos plus grands artistes.

Et ce m'est l'occasion de dire ici que Krauss est bien, en réalité, le meilleur artiste de cinéma que nous possédions en France. Krauss, comédien puissant, tragédien enthousiaste, le splendide interprète au théâtre de *Kean*, de *Crime et Châtiment*, de *Don César*, s'est, avec une rapidité et un brio remarquables, littéralement « adapté » à l'écran. Au cinéma, Krauss n'est pas un acteur ; l'étroitesse du plateau ne le gêne plus : il vit, il emplit le paysage. Ajoutez à cela une conscience rare qui se décale dans le moindre de ses gestes, dans la plus fugitive de ses expressions, comme dans les détails les plus minimes de ses mises en scène. Oui, réellement, le meilleur artiste de cinéma français, c'est Henry Krauss.

A ses côtés, Georges Wague, mime réputé, était tout indiqué pour interpréter l'un des trois masques, qu'il silhouette de façon très pittoresque. Et nous avons également applaudi Rollan — le masque assassiné — lequel supporte avec talent tout le poids d'un rôle lourd et difficile, et Mme Barbier émue et vaillante au possible. Voilà, certes, un très beau film, digne de la S. C. A. G. L. et digne de Charles Méré.

## PHOCEA-LOCATION

POUR L'HONNEUR DE SA RACE (Production Haworth Pictures Corps, 1.500 m.). — Drame assez bien imaginé et dont les péripéties se déroulent au Japon, c'est-à-dire dans des décors délicieux et toujours séduisants.

Il met en présence deux frères, l'un officier de carrière, tout d'honneur, l'autre, débauché, joueur et viveur, dont les menées lamentables menacent de compromettre toute une famille.

Or, les deux personnages, très bien campés, sont joués tous deux avec une maîtrise incomparable et surtout avec une vérité qui saisira le public, par le même artiste : Sessue Hayakawa, acteur admirable, dont on ne se lasse pas d'admirer et le talent et la technique.

Je veux parler seulement de la mise en scène et de la réalisation cinématographique qui sont prodigieuses, pleines de trouvailles, fruits d'une recherche minutieuse et qui frapperont certainement le spectateur.

Ce détail entre autres : à la fin du film, on voit l'officier se pencher sur son frère — mort — et l'embrasser. Cela ne vous dit rien ?

Allez voir ce film, vous serez, comme moi, enthousiasmés.

LUCIEN DOUBLON.

Memento. — Chez Harry : *Fatty et Mabel en ménage* (300 mètres) ; *les Gépseurs du Parc National de Yellowstone* (documentaire 246 mètres) ; *Rose-Marie, la Fée aux Poupées*.

— CINE-LOCATION ECLIPSE : *Le Talion* (Comédie dramatique, production Maurice de Marsan, 1.620 mètres).

— AGENCE GÉNÉRALE : *Le Réve*.

## PETITE CORRESPONDANCE

« CINÉMAGAZINE » répond sous cette rubrique, aux questions qui lui sont posées (deux questions au plus par lecteur et par semaine).

William J. M. — A un metteur en scène ; *Cinémagazine* donnera d'ailleurs prochainement un article sur ce sujet.

Mauviette. — L'artiste qui incarnait le rôle de Judex est M. René Cresté ; Marcel Lévêque était Cocantin.

Mlle Misson Zélia. — Fannie Ward, à qui vous pouvez écrire Hôtel Claridge, 66, avenue des Champs-Élysées, est aussi l'interprète de films : *Le Rossignol japonais*, *Sacrifice inutile*, *Betty à la rescousse*, *Un Cœur de mère*, *La Petite Tennesse*, *Mortelle Angoisse*, etc., etc...

Ecrivez à Nazimova, en anglais si vous le voulez, mais nous ne pouvons pas, à notre grand regret, nous en charger.

Gilbert H. — Monroë Salisbury : 5956 Hollywood boulevard, Los Angeles. René Navarre : Société des Ciné-Romans, 23, rue de la Buffa, à Nice.

Un Lyonnais 1906. — Nous avons l'intention de donner un article sur ce sujet.

Petite fleur d'avril. — Violette Jyl, Blanche Montel et Olindo Mano sont des artistes de Gattinont ; Sandra Milowanoff est l'artiste interprétant le rôle de Ginette dans *Les Deux Gaminés*, film qui passe actuellement ; quant à Mathot, lisez notre numéro 5 qui donne sa biographie.

Maneci. — Nous ne pouvons vous donner ces adresses-là.

J. B. *Cinémagazine*. — Par les éditeurs du film ; et c'est à eux que vous pourriez vous adresser utilement pour les obtenir.

Le Havre 22. — Pas à notre connaissance.

Amant Constant. — Mary Osborne est née en 1911 à Denver ; son adresse est : Diando Studio, Long Beach (Californie) ; 2° pour les photos que vous voudriez avoir, lisez la réponse à J.-B. *Cinémagazine*.

Raoul Dezimbela à Soissons. — Ce sera fait.

Dandy. — 1° Le metteur en scène garde son secret ; 2° *Don Carlos* paraîtra très prochainement ; vous en verrez d'ailleurs l'annonce dans notre journal ; 3° Les extérieurs de *L'Essor* ont été tournés dans une infinité de villes de France ; on avait tourné les dernières scènes de plein-air à Metz et à Vittel et c'est en revenant en automobile à Paris, que Suzanne Grandais a été tuée ; 4° Non, son homonyme seulement.

Géo Gellante. — Lillian Gish : Care of D. W. Griffith Productions, Griffith Studios, Mamaroneck (New-York).

Ralph. — 1° Mais oui, ils doivent même vous le conseiller ; 2° Il n'existe pas de ciné-romans reliés ; il n'y a que des exemplaires brochés ; les noms des éditeurs ?... ; Renaissance du Livre, Tallandier. Suivez nos publications.

Un amateur de cinéma. — 1° Nous l'ignorons ; c'est un film allemand, mais il n'est pas à épisodes ; nous ignorons cette date ; 2° Pas connaissance ; 3° *Intolérance* n'a pas du tout été supprimé ; seule, la partie qui avait trait à la Saint-Barthélemy a été censurée ; 4° Oui ; 5° Nous l'ignorons.

Pierre Roux à Issy. — Les studios ne sont pas des musées.

Vens Henri à Halluin. — Lisez attentivement

nos prochains numéros ; vous trouverez les renseignements que vous cherchez.

Pluton R. — Oui. — Vous trouverez l'adresse demandée dans le numéro 6.

Ray Nald. — Léon Mathot : Voir plus haut.

Coquelicot. — Oui, Léon Mathot est marié.

Loulou. — Ecrivez-lui à l'adresse suivante : Albert Capellani, Productions Solax, Studio Fort Lee (New-Jersey). Il vous l'enverra peut-être ; 2° Comme vous le voudrez.

Bobby. — La carte est valable pour quatre personnes.

M. J. Semuab. — 1° Probablement ; 2° Société des Ciné-Romans, 23, rue de la Buffa, à Nice.

Fpstein. — Nous n'avons rien reçu.

A. G. — 1° Gustave Le Rouge ; 2° Passe en ce moment.

Blondinette. — *Cinémagazine*, prochainement, vous donnera un article très détaillé sur ce sujet.

Suzette. — Suzanne Grandais est morte écrasée par l'automobile qui la ramenait à Paris, de Metz et Vittel, où elle avait tourné en partie *L'Essor*, le 28 août, dans l'après-midi, tout près de Jouy-le-Châtel. C'est en 1908, alors qu'elle était âgée de 15 ans, qu'elle entra chez Gaumont où on la vit dans diverses figurations, puis on n'entendit plus parler d'elle ; elle s'était rendu compte que si elle n'était pas précédée au studio d'une renommée théâtrale, elle ne parviendrait pas à sortir de la foule des figurantes. Pendant deux ans, elle remplit quantité de petits rôles sur diverses scènes des boulevards et de Montmartre, après quoi, elle revint au cinéma.

Marion. — Vitagraph : 25, rue de l'Echiquier, à Paris.

J. C. — Nous publierons prochainement un article qui vous donnera tous les détails que vous nous demandez.

Reinande. — L'interprète du rôle de Ginette dans *Les Deux Gaminés* est Sandra Milowanoff ; écrivez-lui aux films Gaumont, 53, rue de la Villette, à Paris.

Jackie. — Margarita Fisher, General Delivery, Santa Barbara (Californie).

Ma-Thé. — 1° Jacque Catelain est né en 1897 à Saint-Germain-en-Laye ; 2° Je ne pense pas ; 3° Il a tourné dans les films de Marcel L'Herbier : *Le Torrent*, *Rose-France*, *Le Bercaïl*, *Le Carnaval des Vérités*, *L'Homme du Large*, etc... ; 4° Douglas Fairbanks, 6284 Selma Avenue, Hollywood (Californie).

Un admirateur de Violette Jyl. — Ecrivez-lui aux films Gaumont, Chemin Saint-Angustin, Carras-Nice.

Maurice Serin. — 1° Gabriel Signoret a tourné dans : *La Cigarette*, *Le Silence*, *La Rose*, *Le Secret du Lone-Star*, *Le Réve*, etc... ; 2° Harold Lloyd dans *Lui chez les danseuses*, *Le Beau Policeman*, *Chez les Cosaques*, *Lui au Caveau des Éléphants*, *Lui sur le tramway*, *Lui, chef cuisinier*, *Une excursion mouvementée*, etc...

Monte-Cristo. — Voir plus haut.

IRIS.

N. B. — Nous répondrons la semaine prochaine aux lettres qui nous sont parvenues après la mise sous presse du présent numéro.

# LES PETITES ANNONCES DE "CINÉMAGAZINE"

La ligne : DEUX FRANCS

Le prix de l'insertion aux Petites Annonces doit être joint à l'envoi du texte à insérer, chaque ligne étant comptée à raison de trente lettres ou signes.

**ÉDITIONS CHANTECLER,** Cognac (Charente), publieraient études sur Cinéma. Envoyer manuscrits.

**ARTISTE,** 18 ans, se consacrant entièrement au cinéma, genre comédie gaie, cherche engagement longue durée avec producteur français, belge ou suisse.  
**H. MUYARD,** à Cinémagazine.

**ARTISTE,** tous rôles, belle présence, cherche engagement longue durée. Jacques RIBELL, au journal.

**CABINET E. PORRET,** 5, rue d'Espérance, Calais. À céder, pl. Cinés et Cinés Brasseries. À vendre, lux. Ciné-Théâtre, s. l. ville de 5.000 h. Bén. 70.000 frs. Prix avec Immeuble 280.000 frs. 150.000 comptant. À louer, Théâtre-Ciné, 1400 places.

**JEUNE HOMME,** 25 ans, mécanicien, electricien, opér., photo (10 ans pratique) cherche emploi dans Ciné ou Studio. **GAGET,** 13, rue du Faubourg-Saint-Louis (X<sup>e</sup>)

**CHAT** Bons de la défense et titres non cotés, 53, F. Montmartre, 9<sup>e</sup>. Banque Baumgarten.

**CHAUFFEUR-MÉCANICIEN,** excellentes références, demande place stable maison bourgeoise. **TORRENS,** 72, rue Lauriston (16<sup>e</sup>).

**CYCLES BERGER** Frères, 56 Bd Voltaire, Dijon. Tél. 8-94. Emailage, vernissage, nickelage de cycles, lustres de cafés, cinémas.

Cotons Hydrophiles en balles et en paquets - Cotons cardés blanchis, écrus et iodés - Bandes de gaze - Tangeeps.  
Canbris - Toile Tarlatane - Bandes plâtrées  
Compressees et Cotons stérilisés.  
Epingles de sûreté.

**PANSEMENTS LA CROIX SOLEIL**

Roquette 44-38 Rue des Marailleurs, 77-79, PARIS Télég. : CROSO-L-PARIS

Gaze Hydrophile et Tangeeps en pièces - Tarlatanes blanches et couleurs - Bougrans en pièces - Lins double et triple - EXPORTATION

ON NE VIEILLIT PLUS

MIEUX ON RAJEUNIT



LA  
**CRÈME ACTIVA**

"radioactive"

provoque une activité particulière de la vie des tissus; la peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent.

ENVOI D'ESSAI - Un pot (durée 1 mois) plus que suffisant pour constater des résultats déjà surprenants, est envoyé franco, sans marques extérieures, avec notice contre mandat de 30.50 adressé à Compagnie Française de Vulgarisation 41, RUE D'AMSTERDAM, PARIS 8<sup>e</sup>  
EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

## SPLENDID- CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet  
Métro : La Motte-Picquet-Grenelle  
Direction artistique : G. MESSIA  
Grand orchestre symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 4 au 10 Mars 1921

**PATHÉ-JOURNAL :**

L'Observatoire du Mont Wilson  
**LA REINE DES PROVINCES**  
(Grand concours du Journal). 4<sup>e</sup> groupe

**LE MÉDECIN DES FOLLES**

de XAVIER DE MONTÉPIN

5<sup>e</sup> épisode : **Le Secret de l'Innocent**

**TOUT SE PAIE**, grand film français  
Adaptation de PIERRE DECOURCELLES

**BOCCACE**

**Sauvé des Cannibales**, Comique

Intermède : BRONDET, chanteur à voix, dans son répertoire.

Tous les **Judis** à 2 h. 1/2 : Matinée spéciale pour la Jeunesse.

Judi 10 Mars : **LE SIGNAL D'ALARME**

**MARIAGES HONORABLES** Riches et de toutes Conditions, Facilités en France, sans rétribution par œuvre philanthropique avec discrétion et sécurité. Ecrire **F. EPERTOIRE PRIVE, 30, Avenue du Bel-Air, BOIS-COLOMBES (Seine)** (Réponse sous Pli Fermé sans Signe Extérieur)

# Comment l'Abonnement à Cinémagazine est GRATUIT

Jusqu'au 15 Mai, tout abonné à CINÉMAGAZINE peut nous demander, sous certaines conditions, le remboursement du montant de son abonnement ou choisir dans la liste des primes gratuites, celle qui lui convient.

Ainsi, un abonné d'un an (France) a le droit de choisir une **PRIME GRATUITE D'UNE VALEUR DE 40 FRANCS**. Un abonnement de six mois permet de choisir pour 22 francs de primes gratuites. Dans le prix de l'abonnement Etranger, les frais d'affranchissement figurent pour une part importante ; le remboursement des abonnements de cette catégorie ne peut donc dépasser respectivement 40 francs (par an) ou 22 francs (6 mois). *Les frais de port et d'emballage sont à la charge des destinataires*

Chaque abonné à CINÉMAGAZINE peut choisir :

1<sup>o</sup> (Un an) : vingt lignes de publicité aux Petites Annonces. A utiliser, en une ou plusieurs fois (6 mois : onze lignes);

2<sup>o</sup> (Un an) : Deux Gravures de grand luxe (35x46) **LA BOULE DE NEIGE**. Valeur 40 francs.

(Frais d'envoi recommandé, un franc).

3<sup>o</sup> Coffrets de parfumerie fine (contenant crème, poudre, savon et bikohol, valeur réelle 40 francs (frais d'expédition et d'emballage 1 fr. 75).

4<sup>o</sup> Enfin tout abonné qui, dans le délai de trois mois, nous enverra 5 abonnements d'un an ou 10 abonnements de six mois, aura droit à un abonnement gratuit d'un an, ou au remboursement du prix de son abonnement, s'il l'a versé déjà.

En aucun cas, l'abonnement remboursé en espèces ou par le service du journal ne saurait donner droit aux autres primes de remboursement.

En outre, tous nos abonnés peuvent recevoir, sur leur demande, une carte à demi-tarif pour l'Artistic-Cinéma, 61, rue de Douai, ou pour le Splendid Cinéma Palace, 60, avenue de la Motte-Picquet, Paris.

Le sacrifice que fait CINÉMAGAZINE en remboursant intégralement le montant des abonnements souscrits pendant les trois premiers mois de sa publication, constitue bien, pour les souscripteurs, un avantage unique et réalise effectivement **L'ABONNEMENT GRATUIT**.

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Monsieur l'Administrateur,

Veillez m'inscrire pour un abonnement d'un An ou de six Mois (1) à « CINÉMAGAZINE », hebdomadaire illustré.

Ci-inclus, la somme de (2) .....

Il est entendu que j'aurai le droit de choisir, en remboursement de mon abonnement, et quand il me plaira, une prime gratuite d'égale valeur, dans les listes que publiera "CINÉMAGAZINE"

Nom et Prénoms .....

Profession .....

Adresse postale complète .....

A ....., le ..... 192  
(Signature)

1) Rayer celle des deux mentions qui ne convient pas.  
2) France : UN AN, 40 fr.; SIX MOIS, 22 fr.  
Etranger : — 50 fr.; — 28 fr

N° 7 - 4-10 Mars 1921.

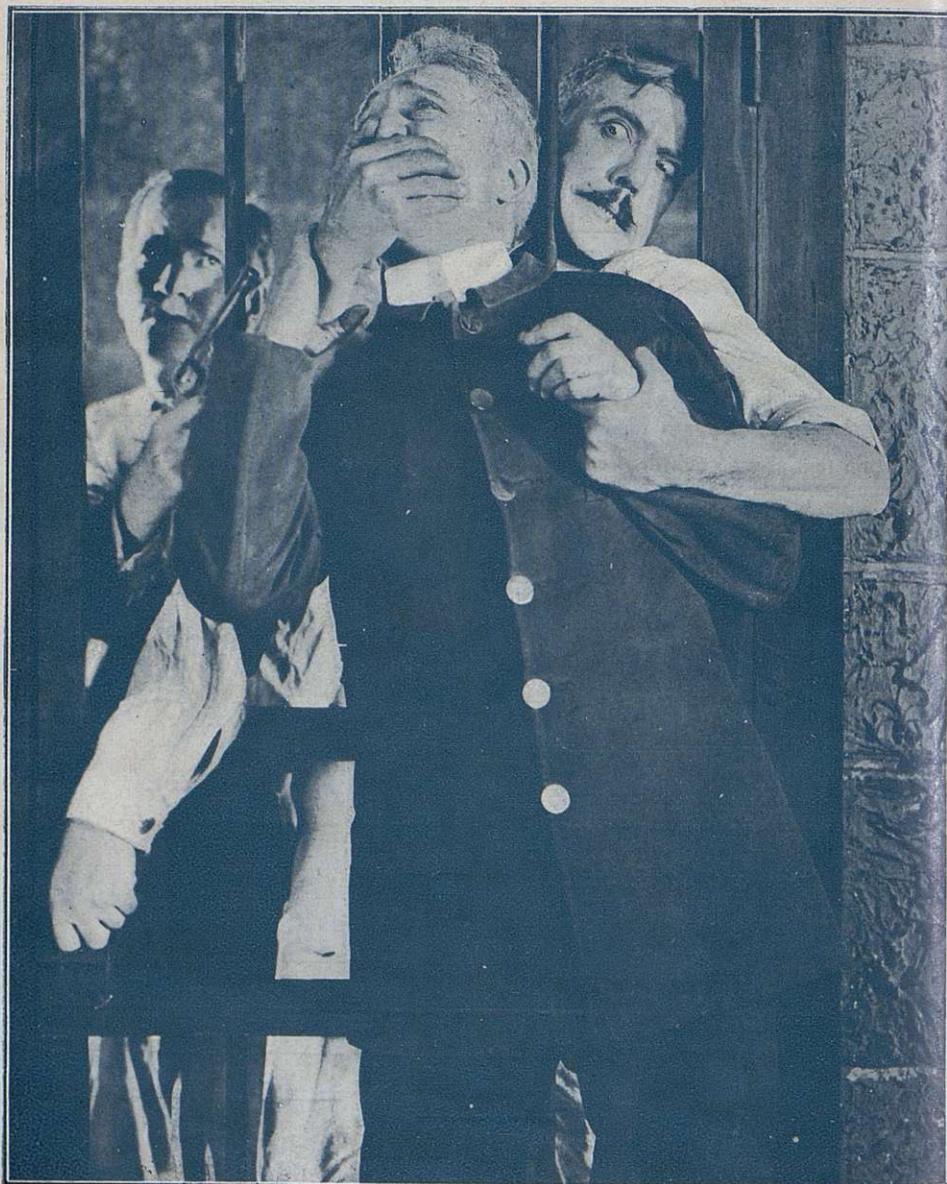
LE GRAND JEU

Ce Numéro contient les  
8<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> Episodes

# Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



*Jim agrippe le gardien.*

CLICHÉ PATHÉ